

L'ANARCHISME DANS LE MONDE OUVRIER ROMAND

Avant de débiter notre narration, il est nécessaire de tracer les contours des deux notions-clés de cette recherche, l'anarchisme et le syndicalisme, pour comprendre comment la rencontre des deux a été pensée et vécue à la fin des années vingt. Anarchisme, syndicalisme : deux notions qui pourraient de prime abord s'exclure, l'anarchie ne se satisfaisant que difficilement de toute hiérarchisation et de l'aspect forcément consensuel ou « réformiste » de tout syndicat, ce dernier cherchant par définition à être reconnu comme partenaire social¹. Mais deux notions qui, suivant la branche dite « communiste » ou collectiviste de l'anarchisme, peuvent fonder une synthèse originale et provisoire, l'anarcho-syndicalisme, une synthèse toujours tiraillée entre ses pôles constructeurs. Une vision trop dichotomique de cette réalité est à proscrire. Nous verrons comment les anarchistes s'accommodaient souvent d'options réformistes et comment les syndicalistes les plus conciliants soutenaient, parfois du bout des lèvres, les velléités de combat de la Ligue d'Action. Il faudra aussi appréhender l'aspect composite de cette dernière, ses sources multiples, comprendre d'où a germé le conflit occasionnel entre ses réalisations et ses idéaux². Cette hétérogénéité s'explique par un trait propre au courant anarchiste, qui se retrouve dans la Ligue : étant plus un esprit qu'une doctrine, une action qu'une théorie, il est impossible de définir précisément son contenu. Il n'y a pas un anarchisme, mais des anarchismes³. Cette mise en contexte tentera ainsi d'approcher la Ligue par les multiples voies qui y conduisent.

I. L'anarchisme genevois de l'entre-deux-guerres : racines, permanences et réorientations

« Il n'est pas de sauveur suprême, ni Dieu, ni César, ni tribun, Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes⁴. » L'en-tête du *Réveil* au début des années trente, le journal anarchiste suisse de référence, contient en substance toute la tension qui habite les militants libertaires genevois. Par définition, l'anarchisme renvoie à un rejet de l'ordre établi, de toute autorité. Cette acception négative est présente dès son étymologie : *an-arkhia*, l'absence de chef ou de principe⁵. Il serait bien naïf de limiter le mouvement à cette seule révolte originelle -

¹ Par définition, un syndicat est une association durable et libre de travailleurs dans le but de faire respecter ou d'améliorer leur condition de travail. Voir DEGEN Bernard, « Gewerkschaften », in *Dictionnaire historique de la Suisse [DHS]*, publié par la Fondation DHS, réd. en chef Marco Jorio, Hauterive, G. Attinger, 2002- [consultable sur <http://www.hls-dhs-dss.ch/>].

² L'exemple le plus marquant nous vient peut-être de la composante communiste présente au sein de la Ligue anarcho-syndicaliste, en opposition complète à toute la rhétorique anticomuniste défendue par le courant libertaire.

³ BARTSCH Günter, *Der internationale Anarchismus, 1862 – 1972*, Hannover, Niedersächsischen Landeszentrale für politische Bildung, 1972, p.9.

⁴ Voir par exemple *Le Réveil*, 11 janvier 1930.

⁵ Dans l'histoire de la philosophie, l'anarchisme est l'un des courants renversant les valeurs éthiques judéo-chrétiennes, celles défendant l'autorité face à une liberté individuelle systématiquement porteuse de culpabilité. Dans la pensée libertaire, c'est ce même principe d'autorité qui corrompt la nature humaine, et non le contraire.

nécessaire, mais non suffisante. Dans un second temps créateur, l'anarchiste prône l'émancipation individuelle par l'action collective. Idéalement, l'ordre social visé devrait libérer les hommes de leurs chaînes symboliques et matérielles de soumission⁶. Proudhon, le premier penseur se définissant comme anarchiste et donnant une acception positive à ce terme, écrivait en 1840 :

Comme l'homme cherche la justice dans l'égalité, la société cherche l'ordre dans l'anarchie. Anarchie, absence de maître, de souverain, telle est la forme de gouvernement dont nous nous approchons tous les jours⁷.

Le lien entre désordre et anarchie est alors démêlé et la construction d'une doctrine et d'un mouvement propres peuvent commencer. L'anarchisme dit communiste, celui de Bakounine⁸ ou de Kropotkine par exemple, mais également celui que les militants genevois de l'entre-deux-guerres défendent, est un agir ensemble, un collectif révolutionnaire. La définition idéalisée laissée par Fernand Pelloutier⁹ dans sa *Lettre aux anarchistes* de 1899 devra servir de fil rouge utopique à notre recherche. Pour Pelloutier, les anarchistes sont :

des révoltés de toutes les heures, des hommes vraiment sans dieu, sans maître et sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou matériel, individuel ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat) et les amants passionnés de la culture de soi-même¹⁰.

Si l'anarchisme se définit ici par son apolitisme, c'est que le mouvement est avant tout mouvement *social*, dans l'acception large du terme. L'idéal anarchiste appelle les ouvriers à se réattribuer les fruits de leur travail, niant de ce fait le système économique capitaliste, et à autogérer – le mot est anachronique – leur vie au moyen de cellules sociales autonomes, les communes. Source constante de tensions, l'ambivalence est restée au sein du mouvement entre la spontanéité individuelle et l'organisation nécessairement rationnelle du militantisme. Il faudra garder à l'esprit cette dualité lorsque les trajectoires personnelles des militants anarcho-syndicalistes de l'entre-deux-guerres seront analysées.

Supprimer l'autorité devient alors la seule façon pour l'individu de retrouver sa liberté originelle. Voir PREPOSIET Jean, *Histoire de l'anarchisme*, Paris, Tallandier, 2005, pp.58-59.

⁶ PREPOSIET, *op. cit.*, p.55. Comme l'écrit Günter Bartsch en se référant à cette dichotomie, l'anarchisme n'est pas une *Gesetzlosigkeit*, mais bien une *Herrschaftlosigkeit*. Voir BARTSCH, *op. cit.*, p.8.

⁷ PROUDHON Pierre-Joseph, *Qu'est-ce que la propriété ?*, premier mémoire, chapitre V, Ed. Tops/H. Trinquier, Antony, 1997. Cité dans PREPOSIET, *op. cit.*, p.84. Tronchet utilise par exemple une citation de Proudhon dans un article du *Réveil anarchiste*, le 5 septembre 1931 (« L'atelier, le chantier feront disparaître le gouvernement »), marquant par là l'attachement des anarchistes genevois au philosophe mutualiste.

⁸ BAKOUNINE Michel (1814-1876) : participant à différents mouvements insurrectionnels du milieu du XIX^{ème} siècle, Bakounine est exilé à vie en 1857 en Sibérie. Echappé, le Russe a mûri sa pensée : société sans Etat, fondée sur la fédération d'associations autonomes, mouvement international de révolutionnaires constituant une petite élite. Bakounine adhère en 1868 à Genève à la section de l'Internationale. Se liant à James Guillaume, il se trouve à l'origine de la fondation de la Fédération jurassienne. Voir « Bakounine » in *DHS*.

⁹ PELLOUTIER Fernand (1870-1903) : principal acteur de l'élaboration du dogme de l'indépendance syndicale à l'égard du pouvoir politique en France. En 1895, Pelloutier devient le secrétaire de la Fédération des Bourses du Travail. S'il ne les a pas créées, il a participé pleinement à leur conquête de la première place des organisations ouvrières au tournant du siècle. Voir JULLIARD Jacques, *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*, Paris, Seuil, 1971, pp.12-13.

¹⁰ Cité dans *Idem.*, p.13.

Pour comprendre le contexte complexe dans lequel s'insère la Ligue d'Action du Bâtiment, il faut remonter aux origines de l'anarchisme en tant que mouvement social, suivre cette genèse libertaire et en tirer les permanences qui permettent de relier la période fondatrice des années 1860 à l'entre-deux-guerres. Différents axes de médiation offrent à l'anarchisme suisse romand des possibilités de survie et de résistance qui en font un mouvement inscrit dans la longue durée. Ces différents médiateurs, que ce soit des individus (Bertoni, Pignat) ou des organisations (la F.U.O.S.R., le Groupe du Réveil, le « bâtiment »), seront abordés en gardant en vue ce qu'ils ont laissé comme traces matérielles et idéologiques à leurs successeurs des années vingt et trente¹¹.

La Ligue d'Action appartient pleinement à ce que les sciences politiques qualifient conventionnellement d'« extrême-gauche ». Nous préférons insérer la Ligue anarcho-syndicaliste genevoise dans la famille de l'« ultragauche », reprenant la typologie récemment établie par Michel Winock¹². Cette « gauche de la gauche » est composée de doctrinaires et d'hommes d'action refusant de participer à la fois au jeu démocratique et à l'idée d'un parti populaire révolutionnaire. Issue des idéaux de la Révolution française, l'ultragauche s'est toujours pensée comme le « sel de la révolution, pure et incorruptible¹³ », en plaçant l'autonomie ouvrière au-dessus de tout appareil politique ou syndical. Quelques caractéristiques fondamentales de cette gauche « ultra » peuvent être mises en avant : destruction immédiate de l'Etat (contrairement aux doctrines socialistes et marxistes), organisation sociale la plus autonome et fédéraliste possible, gestion collective de la production, haine des structures verticales et, finalement, émancipation de l'individu. Ces idées, constituant la superstructure constante de l'imaginaire anarchiste, seront systématiquement confrontées aux réalisations et à la pratique de la Ligue d'Action.

1.1. Les racines idéologiques : la Fédération jurassienne, première Internationale antiautoritaire

Le groupe anarcho-syndicaliste qui fait l'objet de notre étude trouve ses racines profondes dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, au moment où le mouvement ouvrier international, représenté par une Association Internationale des Travailleurs (A.I.T.) encore

¹¹ Comme le portrait historique qui suit couvre une cinquantaine d'années, il comporte de nombreuses simplifications. Il semble toutefois nécessaire de rappeler les grandes lignes de l'histoire de l'anarchisme, relativement récente pour les acteurs de 1929.

¹² WINOCK Michel, *La gauche en France*, Paris, Perrin, 2006. S'intéressant au phénomène de la gauche française depuis la Révolution française, Winock propose une typologie en quatre familles : républicaine, socialiste, communiste, ultra. L'anarchisme, tout comme l'anarcho-syndicalisme appartiennent à la dernière. Il est possible d'extrapoler cette typologie française au cas suisse romand, sa culture politique étant tributaire de celle de sa voisine. Notons que le terme d'ultragauche est aujourd'hui d'usage courant dans les médias, comme le montre l'affaire du groupe « anarcho-autonome » de Tarnac en France. Voir p. ex. *Le Nouvel Observateur*, 25 novembre 2008.

¹³ WINOCK, *op. cit.*, p.28.

embryonnaire, se scinde en deux tendances rivales. Sous l'impulsion de Bakounine, ceux qui se définissent comme « antiautoritaires » s'opposent à la ligne défendue par Karl Marx et ses partisans, et se regroupent autour de la Fédération jurassienne. Durant cette période fondatrice de l'anarchisme, la Suisse romande est l'un des espaces symboliques les plus importants de cette lutte de tendances. Les militants de premier plan James Guillaume¹⁴ et Adhémar Schwitzguébel¹⁵ ou la région horlogère des Montagnes jurassiennes et neuchâteloises ont laissé leurs traces dans la mythologie anarchiste contemporaine. La Suisse en général a d'ailleurs eu une influence qualitative sur le mouvement ouvrier international bien plus grande que ce que ses forces matérielles laissaient augurer. Cette disproportion entre un pays connaissant une industrialisation tardive et abritant une population restreinte et un mouvement ouvrier avant-gardiste s'explique avant tout par la tradition d'émigration et d'ouverture de la Suisse du XIX^e siècle – faisant du pays une plaque tournante du champ intellectuel européen, avec l'accueil de nombreux exilés politiques, russes notamment. A l'apogée de la Fédération jurassienne, le contraste est saisissant entre une intégration locale somme-toute modeste (300 à 400 militants¹⁶) et un retentissement international. Cela est vrai de la I^{ère} Internationale, mais le restera également cinquante ans plus tard, lors du Premier Conflit mondial, avec le mouvement internationaliste de Zimmerwald (1915-1916)¹⁷. Au niveau factuel, Bakounine et James Guillaume sont officiellement exclus de la I^{ère} Internationale lors du congrès de la Haye en 1872. Les anarchistes répliquent dans la même année en organisant le congrès de Saint-Imier (15-16 septembre). Ayant relié tous les opposants au Conseil général de l'A.I.T., la Fédération jurassienne devient par expansion l'Internationale antiautoritaire et fédéraliste, posant les principes qui fondent l'anarchisme contemporain : la destruction de tout pouvoir politique et le refus de toute organisation soi-disant provisoire et révolutionnaire¹⁸.

Tout comme les marxistes, les anarchistes rejettent la démocratie, arguant que cette forme politique n'est qu'un moyen détourné de dominer l'individu, en substituant l'intérêt général à

¹⁴ GUILLAUME James (1844-1916) : en 1866, l'enseignant Guillaume fonde la section locale de l'Internationale dans le Jura. Gagné aux idées de Bakounine, il contribue grandement à la création de la Fédération jurassienne (1871-1878). Plus tard, il s'identifie à la CGT et aux thèses d'action directe, en opposition aux thèses réformistes de la social-démocratie allemande. Il correspond alors avec Bertonni. Lorsque la guerre éclate, Guillaume prendra position contre l'Allemagne. Voir *DHS*.

¹⁵ *L'Ouvrier* de l'entre-deux-guerres reprendra un article de Schwitzguébel à l'occasion de la préparation du premier mai 1929. *L'Ouvrier*, 24 avril 1929.

¹⁶ « Fédération jurassienne », in *DHS*. L'Internationale antiautoritaire, à son apogée (1868), connut tout de même de 6'000 à 10'000 membres en Suisse. Voir *La valeur du travail*, *op. cit.*, p.37.

¹⁷ Voir *Histoire générale du socialisme*, DROZ Jacques (sld.), tome III : de 1919 à 1945, Paris, PUF, 1977, p.281 : rappelons que le premier congrès de la Première Internationale a lieu à Genève en 1866, le deuxième à Lausanne une année plus tard et le quatrième à Bâle en 1869.

¹⁸ *Bulletin de la Fédération jurassienne*, no 17-18, 15 septembre – 18 octobre 1872. On peut penser que le Jura était un terrain favorable à l'apparition de l'anarchisme, car ces horlogers, vivant uniquement de l'exportation, n'attendaient rien de l'Etat, tout de l'économie. Ils se plaçaient donc sur ce terrain exclusif de lutte. PREPOSIET, *op. cit.*, p.93.

la somme des intérêts particuliers. Il y a donc une volonté forte de détruire l'Etat et son système de gestion du pouvoir, à la fois impersonnel – la bureaucratie et le système représentatif – et monopolistique. Mais les anarchistes n'acceptent pas la théorie marxiste de la dictature du prolétariat, phase transitoire nécessaire qui mènerait à la société proprement communiste. Pour eux, une dictature, qu'elle soit provisoire et « prolétaire », reste une dictature. Ils exigent dans la révolution l'abolition immédiate du pouvoir politique, toute dictature cherchant selon eux son propre prolongement et non l'émancipation individuelle¹⁹. La centralisation étatique des moyens de production voulue par les marxistes devait dès lors être, en théorie, combattue.

Les anarchistes genevois de l'entre-deux-guerres s'inscrivent idéologiquement dans la ligne quasi-directe de cette tendance bakouniniste. L'anticommunisme d'un meneur comme Lucien Tronchet ne se comprend qu'inséré dans ce contexte de longue durée. Les résolutions du congrès de Saint-Imier sont d'ailleurs régulièrement rappelées dans des encarts du *Réveil anarchiste* durant l'entre-deux-guerres²⁰, alors qu'un congrès commémoratif est organisé en 1922 sous le patronage du groupe anarchiste genevois dirigé par Luigi Bertoni.

1.2. La base de la *praxis* : le syndicalisme révolutionnaire français

Si la Fédération jurassienne est l'influence la plus idéologiquement ancrée de la Ligue d'Action du Bâtiment, elle n'est pas la plus importante. La Ligue se voulait « anarcho-syndicaliste », un mouvement tiré du syndicalisme révolutionnaire français de la fin du XIX^{ème} siècle²¹. Alors que l'Internationale antiautoritaire fait long feu et disparaît en 1880, l'anarchisme vit la phase la plus critique de son histoire entre cette date et la Première Guerre mondiale, marquée par un sectarisme virulent et l'emploi du terrorisme individualiste²². Ce changement de perspective et de stratégie est personnalisé par l'action de Pierre Kropotkine au sein de la Fédération jurassienne. En 1876, le Congrès de Berne avait accepté l'idée de la « propagande par le fait », destinée à électrifier les masses par une série d'attentats et d'insurrections²³.

¹⁹ PREPOSIET, *op. cit.*, pp.70-71. Bakounine est la figure marquante de cette opposition à Marx. Alors que la I^{ère} A.I.T. se déchire, le Russe lance le mot d'ordre antiautoritaire : « ainsi donc, pour affranchir les masses populaires on devrait commencer par les asservir. [...] La liberté ne peut être créée que par la liberté. » BAKUNIN Michail, *Etatisme et anarchie (1873)*, Champ libre, Paris, 1976 [1873], p. 347. Voir BARTSCH, *op. cit.*, p.13.

²⁰ Un exemple parmi d'autres : *Le Réveil*, 20 septembre 1930.

²¹ Il serait plus exact d'écrire au sujet de l'anarcho-syndicalisme qu'il est une actualisation du syndicalisme révolutionnaire, suite à la césure et aux déchirements du mouvement ouvrier international amenés successivement par la Première Guerre mondiale et la III^{ème} Internationale.

²² PREPOSIET, *op. cit.*, pp.94-95.

²³ « Anarchisme », in *DHS*. Sur la question de la violence, Kropotkine définit en 1880 la propagande par le fait comme une « révolte permanente par la parole, par l'écrit, par le poignard, par le fusil, par la dynamite. » Cité dans BOUSSINOT Roger, *Les mots de l'anarchie*, Paris, Editions Delalain, 1982, p.142.

Cet isolement terroriste a pourtant comme principale conséquence une réorientation bénéfique pour le mouvement libertaire français. Ce dernier désire utiliser le syndicalisme comme moteur de son action et imprimer sa marque sur l'ensemble du monde ouvrier. Un Kropotkine est emblématique de ce retour aux sources ouvrières, d'autant plus pour le cas suisse. Le prince russe a vécu une importante période de sa vie en Suisse, avant son expulsion en 1881, sous la pression du gouvernement tsariste²⁴. Dès 1894, le Russe arrête d'appeler à la propagande par le fait et enjoint les anarchistes à entrer en force dans les syndicats, pour sortir de l'isolement dans lequel les cantonne la tactique terroriste. Cette intégration syndicale est fondamentale pour comprendre la préhistoire de notre recherche. Si l'anarchisme connaît un regain d'intérêt dans le monde ouvrier, le syndicalisme français et suisse romand est lui aussi animé d'un souffle nouveau, en opposition à la percée syndicale réformiste et social-démocrate des pays germaniques, Suisse allemande comprise²⁵.

L'impact d'un acteur comme Fernand Pelloutier est ici primordial. Théoricien et praticien du mouvement syndicaliste révolutionnaire, Pelloutier entendait refonder l'ordre social à partir des syndicats, embryons essentiels selon lui – mais des syndicats d'un type particulier, les Bourses du Travail, organisations horizontales dépassant les clivages de métier pour réunir dans une même association ouvrière toute une industrie. Le syndicat du bâtiment genevois de l'entre-deux-guerres applique cet idéal en structurant fortement l'ensemble des métiers qui le composent. L'idéologie syndicaliste révolutionnaire attachait une attention particulière à ce que chaque organisation conserve son autonomie et ne reçoive pas d'ordre venu d'une quelconque instance centrale supérieure²⁶.

Amorcé par l'action fulgurante d'un Pelloutier, mort à 33 ans, le syndicalisme révolutionnaire s'impose officiellement en France lors du Congrès d'Amiens de 1906. Par la publication de sa charte fondatrice, la Confédération Générale du Travail (C.G.T.) affirme son indépendance politique et sa volonté d'établir un socialisme par la grève générale et l'abolition de l'Etat. La césure est importante avec la Section française de l'Internationale Ouvrière (S.F.I.O.) qui

²⁴ Kropotkine dirigea d'ailleurs à Genève les débuts de la publication du *Révolté* (1879-1885) aux côtés de Georges Herzig et François Dumartheray, avec les collaborations d'Elisée Reclus et Jean Grave. Voir BIANCO René, *Répertoire des périodiques anarchistes de langue française : un siècle de presse anarchiste d'expression française, 1880-1983*, Aix-Marseille, Doctorat d'Etat, 1987.

²⁵ PREPOSIET, *op. cit.*, p.96. Le niveau d'industrialisation des pays comme la France, la Suisse, l'Italie ou l'Espagne, explique ici en partie l'attrait de ces nations « agraires » ou de petit ou moyen artisanat pour la forme antiautoritaire et fédéraliste du syndicalisme. Par contre, le marxisme étendait principalement son influence sur des pays connaissant un important « prolétariat », c'est-à-dire des territoires à grande expansion industrielle. L'Allemagne en est l'exemple par excellence, et développera en « révision » du marxisme, et en réaction aussi, un important courant social-démocrate et syndicaliste (cf. *Allgemeiner Deutscher Gewerkschaftsbund*, 1919). Voir BOUSSINOT, *op. cit.*, p.6.

²⁶ BARTSCH, *op. cit.*, p.14. Révolutionnaires, ces syndicalistes d'avant-guerre l'étaient dans leur idéologie, espérant pouvoir utiliser la grève générale d'une façon insurrectionnelle. Dès 1892, Pelloutier et Briand lancent leur grande idée de révolution par la grève générale, dans un mémoire du même nom. « Ce que vous n'avez pu obtenir par la persuasion, obtenez-le par la force – non pas par la force violente, par les barricades et le plomb, mais par la force légale, si je puis m'exprimer ainsi » écrivent-ils. Les deux penseurs espèrent dépasser à la fois la violence révolutionnaire et l'incapacité réformiste. Cité dans PREPOSIET, *op. cit.*, p.431.

espérait réaliser le socialisme par la conquête de l'Etat²⁷. Au sein de la C.G.T., beaucoup de dirigeants proviennent de métiers peu qualifiés, comme les manœuvres Griffuelhes ou Jouhaux, des métiers où la force physique joue un grand rôle²⁸. Bien souvent déclassés socialement, les syndicalistes révolutionnaires portent en eux une certaine forme de violence, spontanée et expiatoire²⁹. Ces deux caractéristiques se retrouvent dans la Ligue d'Action de l'entre-deux-guerres : la force virile y est magnifiée, et ses militants étaient bien souvent des marginaux qui n'avaient, au final, plus grand-chose à perdre. Enfin, la *praxis* spécifique de la Ligue, à savoir l'emploi systématique de l'action directe, est théorisée et mise en pratique par le syndicalisme révolutionnaire français d'avant-guerre.

1.3. L'expérience concrète : la Fédération des Unions ouvrières de Suisse romande

Sur la route qui mène des premiers militants se réclamant de l'anarchisme antiautoritaire aux ouvriers de choc de la Ligue d'action, il y a un jalon essentiel, situé au tout début du XXème siècle. Il s'agit de la Fédération des Unions ouvrières de Suisse romande (F.U.O.S.R.), expérience syndicaliste révolutionnaire éphémère (1905-1914), mais fondamentale pour une appréhension « horizontale » et fédéraliste du syndicalisme en Suisse. En 1933, le *Réveil anarchiste* dira tout le bien qu'il pense de la Fédération, qui « avait déjà tout compris³⁰ » contre le bureaucratisme syndical. L'expérience de la F.U.O.S.R. s'inscrit dans un contexte marqué, tout comme la fin des années vingt, par une importante vague de mouvements sociaux, pouvant aller jusqu'à la grève générale locale, comme à Genève en 1902, une première suisse³¹. Ce phénomène nouveau de revendication syndicale s'étend dans une même région à toutes les professions. Le mouvement de 1902 était la conséquence de la forte présence anarchiste dans les cercles ouvriers genevois, s'inspirant de leur voisin français. Dans le plus pur esprit syndicaliste révolutionnaire, la grève générale est pensée comme le moyen pouvant faire basculer le régime dans un nouvel ordre social. Huit autres grèves générales locales suivront avant-guerre³².

²⁷ WINOCK, *op. cit.*, p.18.

²⁸ *Le Réveil* éditera une publicité pour la réédition d'une brochure de Victor Griffuelhes, qui précise : « à lire et à faire lire en notre époque d'intégration du syndicalisme réformiste dans le régime actuel. » *Le Réveil anarchiste*, 16 mai 1931.

²⁹ DUBIEF Henri, *Le syndicalisme révolutionnaire*, textes choisis et présentés, Paris, Armand Colin, 1969, p.30.

³⁰ *Le Réveil*, 9 septembre 1933.

³¹ Selon TRONCHET Lucien (1979), *op. cit.*, pp.9-11 : la grève part du secteur du bâtiment avant d'être reprise par les tramelots. Bertoni en est l'un des meneurs. Du 7 au 9 octobre 1902, 2'000 ouvriers y participent, sous la férule de 31 syndicats de la Fédération des sociétés ouvrières. L'armée, avec 3'500 hommes, est appelée par un Conseil d'Etat affolé. Bertoni, membre du comité de grève, sera plus tard condamné à une année d'emprisonnement, selon Bottinelli. Voir BOTTINELLI, *op. cit.*, p.51 ; *Le Journal de Genève*, 10 octobre 1902.

³² *La valeur du travail*, *op. cit.*, pp.61-65. La grève générale devait faire passer le pouvoir économique dans les mains des travailleurs eux-mêmes, après une longue gestation de leur conscience et de leur autarcie, notamment par l'utilisation des coopératives. Dans la pensée libertaire, les impératifs politiques restent toujours subordonnés aux données sociales, puisque l'Etat est appelé à disparaître. Avec la grève générale insurrectionnelle, la classe

Influencées par des aires culturelles concurrentes, la Suisse romande et la Suisse alémanique défendaient schématiquement deux conceptions syndicales. La F.U.O.S.R. fut une tentative proprement anarchiste et romande de combattre la montée d'une Union Syndicale Suisse dirigée majoritairement par un courant social-démocrate alémanique, fortement liée au Parti socialiste suisse³³. Les anarchistes romands en appelaient au modèle français des Bourses du Travail et mettaient l'accent sur un syndicalisme d'action directe. A l'époque, la Suisse romande abritait de nombreuses Unions ouvrières locales, mais aucune structure ne les reliait entre elles. En 1905, les syndicalistes opposés à l'U.S.S. se sentent suffisamment forts pour lancer une organisation à l'échelle romande. Le congrès consultatif de Lausanne fonde la F.U.O.S.R. Dans ses statuts, la Fédération proclame la complète autonomie des unions et des syndicats adhérents. Le symbole du syndicalisme révolutionnaire romand sera principalement assuré par *La Voix du Peuple*, hebdomadaire dont le premier numéro paraît en janvier 1906³⁴.

Géographiquement, la Fédération couvre l'ensemble de la Suisse romande, à l'exception des régions horlogères du Jura, restées étrangement muettes à l'appel des syndicalistes révolutionnaires, malgré leur glorieux passé antiautoritaire. C'est désormais l'axe lémanique Lausanne – Genève qui constitue la charpente principale de l'anarchisme romand. La balance géographique s'est déplacée : dans l'entre-deux-guerres, Genève profitera de ce nouveau rapport de forces pour imposer son hégémonie sur la scène anarchiste de Suisse occidentale. La position excentrée de la Ville du bout du lac favorisait d'ailleurs l'arrivée de l'influence syndicaliste révolutionnaire³⁵. Le monde du bâtiment y était composé d'un important contingent de Français et d'Italiens, souvent habités par un militantisme expérimenté. Le bâtiment dominait l'Union ouvrière genevoise ; sans surprise, c'est dans la construction que la scène anarcho-syndicaliste de l'entre-deux-guerres s'épanouira.

Dans une optique nationale, le bâtiment constitue le bastion numéro un du syndicalisme militant, que ce soit avant-guerre ou plus tard. Entre 1880 et 1914, la majorité des grèves sont lancées dans le secteur de la construction³⁶. Les travailleurs du bâtiment forment un groupe

ouvrière serait capable de s'émanciper par elle-même. Dans l'entre-deux-guerres, cet idéal sera toujours présent, mais seulement sous une forme très utopique.

³³ Déjà à la fin du XIX^{ème} siècle, le système des Unions ouvrières, organisations horizontales et transversales du monde ouvrier, majoritairement romand, concurrençait l'U.S.S., qui prônait l'organisation verticale par métiers groupés au sein de fédérations nationales centralisées.

³⁴ HUBACHER, *op. cit.*, pp.756-757.

³⁵ Sur le plan de la culture ouvrière, Genève fut d'ailleurs la ville la plus perméable aux courants idéologiques français, notamment syndicalistes révolutionnaires. Mais la cité de Calvin connaissait quelques différences notoires avec son voisin républicain : il n'y eut jamais de véritable Bourse du Travail, et son anticléricalisme et antimilitarisme furent moins marqués. Voir HEIMBERG Charles, *L'œuvre des travailleurs eux-mêmes? Valeurs et espoirs dans le mouvement ouvrier genevois au tournant du siècle (1885-1914)*, thèse de doctorat, Genève, Slatkine, 1996.

³⁶ Même si les mouvements syndicaux sont nombreux durant cette période, le bâtiment et les travailleurs du bois distancent nettement les autres métiers. *La valeur du travail*, *op. cit.*, pp.59-61.

social habitué à travailler dans des conditions difficiles, d'où une certaine propension à engager et glorifier leur force physique. Beaucoup de métiers peu qualifiés se situent dans ce secteur, ce qui implique à la fois une forte présence d'étrangers et l'origine sociale inférieure de ces travailleurs. Outre la mixité des hommes et des idées imposées par sa composante internationale, les travailleurs du bâtiment restent également extrêmement sensibles aux variations de la conjoncture économique – fait renforçant encore leur réactivité.

Dans son idéal, la F.U.O.S.R. espérait incarner la résurrection de la défunte Internationale antiautoritaire. Georges Herzig et Jean Wintsch, anciens de la Fédération jurassienne, mais également Luigi Bertoni, l'éditeur du *Réveil*, et le Valaisan Clovis Pignat, forment les figures de proue du mouvement³⁷. Dans les années trente, ces deux derniers anarchistes joueront un rôle primordial pour la Ligue d'Action. Au niveau idéologique, la F.U.O.S.R. reprenait dans les grandes lignes le programme syndicaliste révolutionnaire de 1906. Emancipation économique des ouvriers, expropriation de la classe possédante, socialisation des moyens de production, abolition du patronat et du salariat, grève générale et action directe étaient placés en tête des idéaux – éloignés de la réalité du terrain, mais possédant tout de même un grand pouvoir d'attraction³⁸. L'action était de toute façon préférée à la réflexion dans les cercles syndicalistes révolutionnaires. C'est peut-être ce qui explique l'inexistence d'une « bible » anarchiste. La théorie n'est jamais achevée ; elle prend pour habitude de se greffer aux actes et aux coups d'éclat du mouvement. Au niveau local, la réflexion se situait d'autant plus sur des bases concrètes. Comme le pensaient les anarchistes de la F.U.O.S.R. dans le canton de Vaud, « en fin de compte, c'est l'expropriation violente qui arrachera le pouvoir aux capitalistes, pas les idées³⁹. »

De nombreuses composantes de la Fédération syndicaliste révolutionnaire rejaillissent dans les débats de l'entre-deux-guerres. D'abord, la F.U.O.S.R. se révoltait contre le système des permanences syndicales rémunérées, développé au sein de l'U.S.S. Ensuite, les militants déclaraient leur « foi inébranlable⁴⁰ » dans l'action directe, autre concept-clé. Toujours sur le plan des idées, les Unions ouvrières visaient une société autosuffisante, d'où l'importance accordée dans ces années-là au mouvement coopératif et au rôle central joué par le syndicat, lieu de production, d'échange, de vie commune. On retrouve ici l'une des permanences du mouvement anarchiste : tout est pensé en vase clos, autosuffisant⁴¹. Comme l'édicte déjà la

³⁷ BOTTINELLI, *op. cit.*, p.53.

³⁸ FILGUEIRAS CASAL, *op. cit.*, p.11.

³⁹ Cité dans LASSERRE André, « Syndicalisme révolutionnaire et culture (VD 1905-1914) » in *Alliance culturelle romande*, 1972, p.59.

⁴⁰ Congrès du 27 février 1910. Cité dans HUBACHER, *op. cit.*, p.763.

⁴¹ LASSERRE (1972), *op. cit.*, p.59. La théorie anarchiste s'est aussi énormément intéressée à la pédagogie et à la formation, premier endroit selon eux d'aliénation de l'individu, sous la forme du maître livrant à ses élèves son savoir. Ainsi, en réaction à cette forme officielle d'apprentissage, l'école Ferrer (1910-1920) fut une tentative originale d'éducation libertaire. L'idée consistait à former des hommes libres et donc à laisser aux élèves beaucoup

Première Internationale, « l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », slogan maintes fois repris, que ce soit en préambule des statuts de la F.U.O.S.R.⁴². ou par la propagande de la Ligue d'Action. Enfin, l'attitude syndicale révolutionnaire était sans équivoque à l'égard du centralisme visé par l'U.S.S. La volonté de la Fédération, exprimée dans une brochure d'avant-guerre, entendait :

rendre aux syndiqués la direction des syndicats. Nous luttons contre une oligarchie, contre l'autorité qui gouverne de haut en bas ; nous luttons pour la liberté qui doit s'organiser de bas en haut⁴³.

Un document est particulièrement précieux pour comprendre la perception de l'U.S.S. à l'égard de la mouvance ouvrière et anarchiste dans l'entre-deux-guerres. Il s'agit de l'ouvrage collectif laissé par la centrale syndicale à l'occasion de son 50^{ème} anniversaire et édité à Genève en 1933. Le syndicaliste Charles Hubacher, alors secrétaire central de la F.T.M.H., y consacre un article sur « le mouvement anarcho-syndicaliste en Suisse romande, 1905-1914 »⁴⁴. Bien que dédié à l'étude d'un mouvement disparu, cet écrit montre à quel point le fossé était creusé entre une Union syndicale suisse voulant affirmer sa centralisation et le mouvement anarcho-syndicaliste, et révèle les tensions qui ont perduré entre le début du siècle et le contexte de la Grande Dépression⁴⁵.

L'histoire de la F.U.O.S.R. fait long feu. En 1907-1908, la Fédération connaît déjà son apogée, regroupant environ 7'000 syndiqués. A l'occasion d'une grève à Vevey (1907), la police tire sur les manifestants, ce qui entraîne en réponse une déclaration de grève générale à Genève, Lausanne et Vevey, partiellement suivie⁴⁶. Mais la Fédération entre rapidement en crise, suite à une vague répressive lancée par les autorités, dans un contexte qui ne lui permet pas de s'imposer réellement. Dès 1913, la *Voix du Peuple* cesse de paraître. La mobilisation générale donne le coup de grâce au mouvement, obligeant de nombreux exilés à retrouver leur patrie d'origine. Le mouvement syndicaliste révolutionnaire ne pouvait pas survivre au Premier

de responsabilité dans leur cursus scolaire. Dans le même temps, la formation manuelle, ainsi que le développement de la force physique, étaient renforcés.

⁴² *Statuts de la F.U.O.S.R.*, 1906, reproduits dans BOTTINELLI, *op. cit.*, p.36. Sur la F.U.O.S.R., voir notamment GRUNER Erich, *Arbeiterschaft und Wirtschaft in der Schweiz, 1880-1914*, Bd.2/1, Zürich, Chronos, 1988, pp.185-196.

⁴³ *Centralisme et fédéralisme*, par un groupe de syndicaliste, Pully-Lausanne, Editions La Voix du Peuple, Imprimeries des unions ouvrières à base communiste, sans date [1912 probablement], pp.23-25.

⁴⁴ HUBACHER, *op. cit.* HUBACHER Charles (1880-1944) : serrurier puis rédacteur du *Métallurgiste* et de la *Nouvelle Internationale*. Secrétaire de la section métallurgie de la F.T.M.H. à Genève (1910-1919), Hubacher est arrêté lors de la grève générale. Il doit démissionner en raison des critiques des militants contre son attitude conciliante lors d'une grève de 1919. Il devient ensuite secrétaire central de la F.T.M.H. à Berne, et le restera jusqu'à sa mort. Hubacher était membre du comité du Parti socialiste suisse. Voir *DHS*.

⁴⁵ Recouvrant partiellement la séparation entre syndicalisme suisse allemand et suisse romand, ce fossé ne sera assaini qu'après la Deuxième Guerre mondiale, dans un contexte de Paix du travail et de « miracle économique ».

⁴⁶ Selon Charles Hubacher, la grève générale n'en fut pas une : mal préparé, sans soutien financier, le mouvement fut un échec. HUBACHER, *op. cit.*, pp.758-759. Pour une étude approfondie de la grève de 1907 : JACCARD Monique, « La grève généralisée de mars 1907, Etude d'une tentative d'action directe révolutionnaire dans le canton de Vaud et à Genève », in *Revue historique vaudoise*, 1971, pp.115-181.

conflit mondial⁴⁷. Pourtant, malgré d'évidentes faiblesses, il reste une expérience d'organisation qui a perduré dans les esprits anarchistes.

Il est opportun de relier l'échec des Unions ouvrières romandes avec les grands débats d'idées qui secouent la scène anarchiste internationale. En 1907, Amsterdam accueille un congrès annonçant la mise en veille de l'anarchisme durant la Première Guerre mondiale. Après le « crépuscule » de la période terroriste, la tension y est vive entre deux conceptions rivales. D'un côté, les « jeunes » meneurs de la C.G.T française, comme Monatte, pensent que l'anarchisme s'identifie pleinement au syndicalisme⁴⁸. En face, la ligne « classique » est défendue par Malatesta⁴⁹, l'une des influences majeures de Luigi Bertoni⁵⁰. Pour Malatesta, le syndicat devait rester un moyen, et non une fin en soi, permettant l'émancipation individuelle. Les groupes d'affinité et l'idéal anarchiste sont toujours supérieurs à une organisation ouvrière forcément légalitaire et conservatrice, expliquait Malatesta⁵¹.

Anarchisme – syndicalisme, ou la tension toujours renouvelée entre deux mouvements compatibles et pourtant concurrents. Malatesta encourage les anarchistes à s'activer dans les syndicats, mais sans y prendre de responsabilités, et uniquement pour y radicaliser les actions et recruter. Cette tactique sera partiellement suivie par Luigi Bertoni dans la Genève de l'entre-deux-guerres. Moins conceptualisé, l'anarchisme de la Ligue d'Action penchera pourtant bien plus vers le syndicalisme révolutionnaire français. Il sera avant tout une méthode d'action. Les syndicalistes révolutionnaires entendaient incarner le mouvement ouvrier, en pratiquant une tactique d'« entrisme » intensif dans les structures existantes⁵².

⁴⁷ Véronique Rebetez a analysé les causes de l'éclatement des mouvements syndicalistes révolutionnaires et anarchistes en Suisse, en se basant sur leur composante internationaliste : « la condamnation du léninisme par les anarchistes, mais aussi la récente scission créée par Zimmerwald, les problèmes judiciaires de deux figures centrales de l'anarchisme en Suisse, Guilbeaux et Bertoni, la mise en place de sections socialistes cantonales [...] et le retour des intellectuels français dans leur patrie d'origine auront raison du mouvement syndicaliste révolutionnaire en Suisse [...] ». REBETEZ Véronique, « Des anarchistes contre la Première Guerre mondiale », in *Cahiers AEHMO*, 23, 2007, p.32.

⁴⁸ Pour Monatte, le syndicalisme révolutionnaire, « c'est l'anarchisme descendu des cimes où il se complaisait un peu trop volontiers depuis une décennie, pour devenir l'anarchisme ouvrier. » Cité dans BOUSSINOT, *op. cit.*, p.143.

⁴⁹ MALATESTA Errico (1853-1932) : anarchiste italien qui adhère à la Ière Internationale en 1871, avant de participer au Congrès de Saint-Imier l'année suivante. Il vécut souvent en exil, notamment en Suisse, où une amitié le lie à Kropotkine et Reclus à Genève (1878). Il est expulsé de Suisse en 1879, mais il y reviendra en 1922 pour la commémoration des 50 ans du congrès de Saint-Imier. Voir *DHS*.

⁵⁰ Bertoni entretiendra une correspondance soutenue avec Malatesta durant l'entre-deux-guerres. Une centaine de lettres sont conservées dans le Fonds Bertoni des Archives de l'International Institute of Social History d'Amsterdam. Bertoni publie en outre à de nombreuses reprises des écrits de Malatesta dans son *Réveil*.

⁵¹ Pour le penseur italien, la classe ouvrière n'était pas le moteur de l'histoire. L'anarchie reste le but final alors que l'action directe syndicale constitue le moyen d'y arriver. Voir le texte du discours de Malatesta au Congrès d'Amsterdam, reproduit par dans *Le Réveil anarchiste*, 1^{er} mai 1932 : « La révolution anarchiste que nous voulons dépasse de beaucoup les intérêts d'une classe : elle se propose la libération complète de l'humanité actuellement asservie, au triple point de vue économique, politique et moral. [...] Je veux, aujourd'hui comme hier, que les anarchistes entrent dans le mouvement ouvrier. Je suis, aujourd'hui comme hier, un syndicaliste, en ce sens que je suis partisan des syndicats. [...] Le mouvement ouvrier n'est pour moi qu'un moyen – le meilleur évidemment [...] » Sur Malatesta, voir aussi BOTTINELLI, *op. cit.*, p.68, et DUBIEF, *op. cit.*, pp.35-36.

⁵² Voir BOUSSINOT, *op. cit.*, pp.143-144.

Lucien Tronchet incarnera cette tendance anarchiste dans les années vingt au sein du syndicat du bâtiment genevois, directement dépendant de l'U.S.S.

Si les controverses du congrès d'Amsterdam ont préfiguré le progressif déclassé anarchiste de la Première Guerre mondiale, elles ont en même temps permis une remise en question qui aboutit aux expériences anarcho-syndicalistes de l'entre-deux-guerres. Makhno en Ukraine, la *Frei Arbeiter Union Deutschlands*, l'engagement éphémère dans la Révolution russe, les occupations d'usine du *biennio rosso*, sont autant de participations anarchistes au grand mouvement révolutionnaire européen⁵³. L'Espagne des années trente constituera finalement le dernier grand sursaut anarchiste. D'un point de vue libertaire, ces insurrections aboutissent toutes à une sévère défaite⁵⁴. Elles ont pourtant bien eu lieu. La thèse d'un anarchisme toujours actif et socialement prégnant dans les années vingt et trente peut être raisonnablement défendu. Une preuve locale est fournie par l'exemple de la Suisse romande.

1.4. Structures : le groupe du Réveil

La Première Guerre mondiale constitue bien une césure pour le développement anarchiste suisse romand, mais les hommes et leurs idéaux sont restés. Luigi Bertoni est l'acteur qui permet à l'idéologie anarchiste de se maintenir tout au long de la première moitié du XX^{ème} siècle. Le Tessinois avait participé au congrès fondateur de la F.U.O.S.R. en qualité de délégué genevois. Editeur éternel du *Réveil*, Bertoni sera considéré par les militants de l'entre-deux-guerres comme le gardien de la doctrine. C'est Bertoni, entre autres, qui fait passer en Suisse romande la tendance individualiste des anarchistes *fin de siècle* aux oubliettes. L'anarchisme se teinte avec lui de collectif, en appelant à la Fédération jurassienne et à l'entrée de plein pied dans le syndicalisme⁵⁵. C'est Bertoni aussi qui forme intellectuellement les militants anarcho-syndicalistes de l'entre-deux-guerres. C'est lui encore qui transmettra les clefs de la maison libertaire à Lucien Tronchet, considéré d'abord comme son fils « spirituel », puis comme son fils « prodigue » – eu égard à la querelle qui brise l'amitié des deux anarchistes à la fin des années trente. Dans la notice nécrologique que Tronchet consacre à Bertoni, ce dernier est décrit comme le principal passeur du courant libertaire genevois. Même si les deux leaders anarchistes sont alors brouillés, l'heure est à l'apologie :

⁵³ Pour plus de détails, voir PREPOSIET, *op. cit.*, pp.96-100.

⁵⁴ Selon Jan Cattepoel par exemple, les années 1917-1937 constituent la troisième et ultime phase de l'histoire de l'anarchisme, alors que le mouvement est défait par son concurrent communiste dans les différentes batailles révolutionnaires internationales. Voir CATTEPOEL Jan, *Der Anarchismus*, München, C.H. Beck, 1979, p.126.

⁵⁵ La thèse est de VUILLEUMIER Marc, « Le syndicalisme révolutionnaire en Suisse romande », in *Ricerche storiche*, Firenze, 1975, pp. 43-73. Cité dans FILGUERIAS, *op. cit.*, p.12.

Avec Bertoni, nous avons la filiation directe des hommes de la Commune, de Bakounine de James Guillaume, de la Fédération jurassienne [...] de Kropotkine et de tant d'autres précurseurs du mouvement ouvrier moderne⁵⁶.

Mais Bertoni, reconnu au-delà des frontières, n'était pas seul. Il avait construit autour de lui et de son organe *Le Réveil* une structure d'hommes et de femmes anarchistes, qui se rencontraient chaque semaine pour échanger des idées et fraterniser. Ce sera au sein de cette structure de sociabilité qu'émergeront les militants anarcho-syndicalistes de la L.A.B., en tout cas leurs meneurs⁵⁷. Le Groupe du Réveil réalise le lien entre la F.U.O.S.R. d'avant-guerre et la Ligue d'Action du Bâtiment, première mise en pratique conséquente des principes anarchistes d'action directe. Dans l'espace genevois de la S.D.N., le Groupe a constitué un foyer de résistance idéologique à la majorité bourgeoise, tout en étant un centre d'expérimentations ouvrières et humaines. A l'orée des années vingt, les sympathisants du Réveil ont regroupé de nombreux exilés italiens, venus avec la première vague de *fuorusciti* antifascistes. Cette forte présence italienne a inspiré l'anarcho-syndicalisme du groupe⁵⁸. A Genève, les membres du Réveil se réunissaient au 10, rue de Coutance, dans l'appartement même de Bertoni, de manière très informelle. Le typographe tentait de réaliser l'union la plus large possible en ouvrant le groupe à tous les milieux sociaux⁵⁹. Mais les travailleurs du bâtiment constituaient la majorité des cadres. C'est eux qui mettront le plus nettement en pratique les idéaux et les tactiques libertaires, longtemps mûries au sein du Groupe. Parfois appelé « L'Aurore », celui-ci déployait ses activités sur trois axes principaux : formation intellectuelle et idéologique, propagande, fraternisation. L'appartement de la rue de Coutance était premièrement un lieu de bouillonnement intellectuel et de formation idéologique. Les militants se retrouvaient pour débattre, pour échanger, pour écouter, tous les jeudis soirs. « Ceux qui sont passés par Coutance, ils ont été marqués. On a appris à penser là-bas, on a acquis un état d'esprit⁶⁰ » se souvient Henri Tronchet, arrivé en 1933. La rue de Coutance abritait par exemple une bibliothèque importante, dénommée « Germinal ». Le groupe peut être vu comme le creuset intellectuel de la Ligue d'Action. C'est au sein des réunions hebdomadaires du Réveil que les futurs militants de la Ligue d'Action ont acquis le

⁵⁶ ALT, N.1.1/7, *Louis Bertoni, Notice nécrologique*, 21 janvier 1947.

⁵⁷ Voir 6.4. Voir aussi le témoignage postérieur de Lucien Tronchet, concernant la grève de mai 1928 : « à la tête du mouvement, il y avait surtout des compagnons du Réveil qui appliquaient les bonnes vieilles et efficaces méthodes d'action directe des anarcho-syndicalistes. » ALT, N.1.1/9, TRONCHET Lucien, *Un penseur anarchiste, Luigi Bertoni, 1872-1947. Un anarchiste d'action, Lucien Tronchet, 1902-198.*, s.l.n.d. [1947].

⁵⁸ Des hommes comme Etienne Vaglio, Giovanni Ruga, Pierre Leporati, Pariso Gaiba, Domenico Ludovici ont donné une saveur particulièrement active au mouvement indigène. Au début du siècle d'ailleurs, comme les frontières étaient lâches, les Italiens travaillaient en Suisse, mais ne s'y installaient pas. D'où leur préférence pour des grèves spontanées, sans organisation syndicale centralisée. Voir PETERSEN Andreas, *Radikale Jugend, Die sozialistische Jugendbewegung der Schweiz 1900-1930, Radikalisierungsanalyse und Generationentheorie*, Zürich, Chronos, 2001, p.201.

⁵⁹ Henri Tronchet se rappelle par exemple que des « mécènes » prenaient part aux réunions. WIST (1984), *op. cit.*, p.165.

⁶⁰ Cité dans *idem.*, p.166.

bagage idéologique nécessaire à leur lutte. Les réunions du Groupe ne se limitaient pas à des échanges intellectuels, mais se voulaient bien plus riches humainement. Elles garantissaient l'existence d'une culture proprement anarchiste à l'intérieur de Genève. Du théâtre, de la musique et des fêtes étaient mis sur pied. La volonté de fraterniser était bien présente, notamment lors de pique-niques. Les femmes étaient d'ailleurs les bienvenues aux réunions. Le dernier axe développé était la propagande, qu'elle soit verbale avec l'organisation de conférences ou écrite, par voie de tracts, de brochures ou de journaux. *Le Réveil anarchiste* officiait comme feuille officielle du mouvement, avec des conditions de production minimalistes. Bertoni écrivait et mettait en page les versions française et italienne dans son petit appartement, puis les sympathisants venaient lui prêter main forte pour l'impression, la vente et les envois postaux, concentrés principalement en Suisse romande et en Amérique⁶¹.

1.4.1. *Le Réveil anarchiste*, organe de la continuité

Dans sa somme *Bibliografia dell'anarchismo*, l'historien Leonardo Bettini qualifie le *Réveil anarchiste* comme « l'un des organes majeurs de l'anarchisme international⁶². » Il est vrai que la publication de Bertoni a de quoi détonner : dans la première moitié du XX^{ème} siècle, l'organe genevois est un exemple unique de constance et de durée au sein de la presse anarchiste. L'organe est édité quarante années durant – 47 si l'on tient compte de sa parution clandestine. Dans les années trente, son tirage tourne autour des 2'000 exemplaires, dont le quart est expédié aux Etats-Unis⁶³. Lancé le 7 juillet 1900 sous l'impulsion de Luigi Bertoni, le diptyque bilingue *Il Risveglio socialista anarchico – Le Réveil socialiste anarchiste* est apparu conjointement au bouillonnement syndicaliste révolutionnaire romand. *Le Réveil* s'inscrivait à la fois comme l'héritier de la vieille tradition internationaliste jurassienne et son continuateur⁶⁴. Bertoni n'hésite pourtant pas à prendre une position critique à l'égard des « pères fondateurs », lorsqu'il l'estime nécessaire, comme lorsque Kropotkine choisit de prendre parti pour la Triple Entente contre le germanisme prussien. Tout au long de la Première Guerre mondiale, l'organe anarchiste genevois défendra une position (théorique mais intègre) refusant tout à la fois le bellicisme, le pacifisme et la neutralité. En 1912 déjà, il

⁶¹ ALT, N.1.1/9, TRONCHET Lucien, *Un penseur anarchiste, Luigi Bertoni, 1872-1947. Un anarchiste d'action, Lucien Tronchet, 1902-198.*, s.l.n.d. [1947].

⁶² BETTINI Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo*, volume I, tomo 2, periodici e numeri unici anarchici in lingua italiana pubblicati all'estero (1872-1971), Firenze, cp editrice, 1976, p.245.

⁶³ AMAR, *op. cit.*, p.27. En comparaison, le quotidien socialiste *Le Travail* atteint environ 4'000 exemplaires en 1930. Voir SPIELMANN, *op. cit.*, p.11.

⁶⁴ D'anciens membres de la Fédération jurassienne prenaient part à l'aventure du *Réveil*, notamment Georges Herzig, Jacques Gross ou Jean Wintsch. Un article de 1908 explicite cette volonté de continuité anarchiste : « quando abbiamo fondato il *Risveglio* [...] fu con l'intenzione ben precisa di risvegliare il vecchio movimento anarchico, come era già stato compreso da Bakounine, Schwitzguebel e Guillaume prima, da Reclus, Kropotkine ed altri ancora dopo di loro. » Cité dans BETTINI, *op. cit.*, p.245.

lance d'ailleurs le mot d'ordre : « lo sciopero generale prima della guerra⁶⁵ ». *Le Réveil* espérait que la guerre qui approchait allait se convertir en grand mouvement révolutionnaire. Ce qui explique plus tard son intérêt pour les révolutions russes de 1917, pourtant vite critiquées pour leur mise au pas des éléments anarchistes. Les réalisations françaises de la fin du XIX^{ème} ne sont pas ignorées, et le *Réveil* publie entre 1902 et 1904 un complément syndicaliste, *L'Emancipation*, qui relaie les expériences syndicalistes révolutionnaires des Bourses de Travail⁶⁶. La propagande insiste sur les instruments d'émancipation typiques de ce syndicalisme radical : boycott, sabotage et grève générale.

Le Réveil changera trois fois de titre au cours de son existence. L'adjectif « socialiste » est remplacé le premier mai 1913 par « communiste ». Mais, face à la montée du bolchevisme international après la Révolution russe, l'organe décide de se démarquer de la tendance communiste, pour se qualifier simplement de *Réveil anarchiste*, le premier mai 1926⁶⁷. Les idées générales propagées par le *Réveil* concernent avant tout l'obligation de s'associer, l'antiautoritarisme et l'entrée dans le mouvement syndical⁶⁸. De 1900 à 1940, les thématiques majeures du *Réveil* sont avant tout internationales : antifascisme, antibolchevisme, syndicalisme, guerre d'Espagne. Cette prédominance de la politique internationale se remarque particulièrement dans la version italienne. La version francophone, par contre, montre un plus grand intérêt pour les luttes régionales, avant tout ouvrières. Les colonnes du journal anarchiste seront d'ailleurs grandes ouvertes à la propagande engagée localement par Lucien Tronchet dès le milieu des années vingt. Cette collaboration de Tronchet durera une bonne dizaine d'années, avant que son frère Henri ne prenne le relais.

1.4.2. La figure de « père » de Luigi Bertoni

S'il ne fallait garder qu'un seul exemple de l'importance de Luigi Bertoni, les archives du Ministère public fédéral seraient suffisantes : le dossier consacré au Tessinois comprend pas moins de 150 pages. Il faut préciser que les autorités suisses ont gardé le mouvement anarchiste sous haute surveillance dès la fin du XIX^{ème} siècle. La vague d'attentats dans le monde occidental (Europe, Etats-Unis) a culminé avec l'assassinat de l'impératrice

⁶⁵ *Idem.*, p.247. Voir aussi BOTTINELLI, *op. cit.*, p.110.

⁶⁶ *Idem.*, p.50. Une Chambre du Travail était d'ailleurs apparue dans la Genève de 1895, créée sur le modèle des Bourses françaises. Cette Chambre fait long feu et est transformée en 1911 en Office du travail avec la participation de l'Etat, des employeurs et des salariés. *La valeur du travail*, *op. cit.*, p.73.

Dans les années vingt, les illustrations du *Réveil* sont en outre assurées par le graveur sur bois Alexandre Mairet (1880-1947), un artiste qui avait des contacts avec les pacifistes français Romain Rolland ou Charles Baudoin, ce qui en fait l'un des passeurs entre Genève et la France. Voir *Alexandre Mairet, Gravures politiques*, présentation de Bernard Wyder, Saint-Pierre-de-Clages, Editions Octogone, 1980, pp.3-4.

⁶⁷ La décision avait été prise au congrès de Zurich, en 1925. Voir BETTINI, *op. cit.*, p.248.

⁶⁸ Dans les années vingt, Bertoni rappelle d'ailleurs qu'il n'y a pas de contradiction de principe selon lui entre principe d'organisation et anarchie : « più gli anarchici sono capaci di cooperazione e di solidarietà fra loro e più potranno salvaguardare la loro individualità e caratteristica d'anarchici, senza contare che l'unione – unione attiva, intendiamoci bene - fa la forza non solo materialmente, ma ancor più moralmente. » *Il Risveglio*, 16 avril 1927.

d'Autriche en 1898 à Genève. Dès lors, la conférence internationale de Milan qui suivit lança une importante vague répressive. Celle-ci passait notamment par un fichage systématique des faits et gestes des militants jugés déviants ou dangereux⁶⁹. Cette surveillance se retrouve dans l'entre-deux-guerres. Les militants du Groupe du Réveil seront suivis de près. A partir de 1936, l'espionnage prendra même des proportions tentaculaires⁷⁰.

Né à Milan en 1872, Bertoni s'était engagé comme militant de premier plan dans les grèves touchant la Genève des années 1890. Avec le lancement du *Réveil* en juillet 1900, le typographe acquiert progressivement une stature internationale et ses contacts s'élargissent. Il correspond avec Kropotkine entre 1904 et 1920, ou avec Malatesta, qu'il invite au Congrès commémoratif de St-Imier en 1922. Syndicaliste fervent, Bertoni a toujours refusé l'idée d'une rémunération des délégués syndicaux⁷¹. Son style de vie était d'ailleurs proche de l'ascétisme. A la fin de la Première Guerre mondiale, la répression s'abat sur le militant. En mai 1918, Bertoni est interné pour suspicion de trafic d'armes, après que des pressions italiennes soient intervenues sur Berne. Les services allemands avaient introduit des armes à Zurich, dans le but de les transmettre à des anarchistes italiens et ainsi de provoquer des troubles en Italie. Il n'est libéré qu'en juin 1919, à l'issue d'un procès public qui l'acquitte⁷².

Par la constance de son action et de sa propagande, Bertoni devient la figure marquante de l'anarchisme romand, donnant de nombreuses conférences dans tout le pays⁷³. Dans ses mémoires de 1985, l'avocat communiste Jean Vincent, une des figures marquantes de l'extrême-gauche genevoise de l'entre-deux-guerres, laisse un témoignage savoureux de la droiture doctrinale devenue légendaire de Bertoni.

Intangible, incorruptible, inhumain à force d'humanité, un homme plus vrai que nature et qui n'avait jamais plié, jamais cédé, devant rien ni personne. [...] C'était un apôtre de l'anarchisme et un grand honnête homme qui n'avait rien, mais rien de commun avec ceux qui légitimaient la cambriole [...] mais rien non plus avec ceux qui se reconvertissaient dans les cadres syndicaux⁷⁴.

Ces lignes sont d'autant plus intéressantes lorsque l'on sait l'inimitié profonde de Bertoni pour le courant communiste. Dans les années vingt, la personnalité de Bertoni s'est trouvée à

⁶⁹ Luigi Bertoni tombe d'ailleurs rapidement sous les griffes de cette nouvelle loi, en 1899, alors qu'il commence à publier l'*Almanacco socialista-anarchico*, avec l'aide de Carlo Frigerio et Emile Held, deux militants que l'on retrouve au sein de la rédaction du *Réveil*. Voir « Bertoni Luigi », in *DHS*.

⁷⁰ AF, E4320 (B) 1974/47, Bd. 62, C.4.1. Réveil, Anarchisten – Gruppe Genf 1937 – 1942.

⁷¹ Au sujet de la professionnalisation syndicale, voir par exemple *Le Réveil anarchiste*, 16 août 1912. Bertoni reprend à ce sujet les idéaux du syndicalisme révolutionnaire de la fin du XIX^{ème} siècle. Pelloutier écrivait par exemple : « Or qu'est-ce qu'un syndicat ? Une association d'accès ou d'abandon libre, sans président, ayant pour tout fonctionnaire un secrétaire et un trésorier révocable dans l'instant, d'hommes qui étudient et débattent des intérêts professionnels semblables. Que sont-ils ces hommes ? Des producteurs, ceux-là même qui créent toute la richesse publique. » Cité dans MAITRON Jean, *Le mouvement anarchiste en France, de 1914 à nos jours*, tome I, Paris, Librairie François Maspero, 1975, pp.270-272.

⁷² CERUTTI Mauro, « Le mouvement ouvrier genevois durant la Première Guerre mondiale et la grève générale », in *La Grève générale de 1918 en Suisse*, Marc Vuilleumier (et al.), Genève, Grounauer, 1977, p.163.

⁷³ Casagrande dénombre près de 40 à 60 conférences de Luigi Bertoni en moyenne par an. Voir CASAGRANDE Giovanni, « Fiches du début du siècle : le cas de Luigi Bertoni », in *Cent ans de police politique, op. cit.*, p.71.

⁷⁴ VINCENT Jean, *Raisons de vivre*, Lausanne, Editions de l'Aire, 1985, p.26. Communiste affirmé, Vincent reconnaît avoir, dans sa jeunesse, connu la « tentation anarchiste ».

un tournant. Le typographe quittera progressivement le terrain de la lutte syndicale pour s'engager de façon presque exclusive sur le plan des idées. Il devient au travers du groupe du Réveil qu'il a créé une figure de chef spirituel. Dans l'entre-deux-guerres, Bertoni s'efforce de transmettre la culture libertaire au plus grand monde. Le groupe témoigne de cette volonté pédagogique. Pour l'étude de l'anarcho-syndicalisme suisse, le Tessinois fait ainsi office de fil rouge permettant de relier des expériences hétérogènes sur le temps long. Il accompagnera l'arrière-plan de cette recherche.

Bakounine, Pelloutier, Malatesta, Bertoni : autant de noms qui résonnent d'une façon particulière dans l'esprit anarcho-syndicaliste genevois de l'entre-deux-guerres et forment l'imaginaire et l'idéologie de leur action. Après avoir suivi cette genèse anarchiste et idéelle, il est temps d'aborder les conditions matérielles de la classe ouvrière genevoise des années vingt, puis de comprendre comment le mouvement anarcho-syndicaliste renaissant impose ses vues au syndicalisme officiel du bâtiment, mettant sur pied dès 1928 la première et seule réalisation syndicale d'action directe « pure » de l'entre-deux-guerres helvétique.

II. Le monde ouvrier genevois des années vingt

L'anarchisme suisse fait son apparition en tant que mouvement *sui generis* dans la décennie 1860. Cette période fondatrice coïncide avec l'avènement d'un véritable mouvement ouvrier en Suisse. Une conscience de classe émerge, alors que des organisations ouvrières spécifiques se proposent de jouer un rôle éducatif et politique⁷⁵. En 1880, l'Union Syndicale Suisse (U.S.S.) est fondée sur les cendres de l'*Arbeiterbund* (1873), se voulant une organisation d'idéologie socialiste à l'échelle nationale. Le Parti Socialiste Suisse (P.S.S.) est créé un peu plus tard, en 1888. Au niveau syndical, la lutte est féroce pour gagner le soutien de la classe ouvrière. L'U.S.S. met du temps à s'imposer face aux organisations d'Unions ouvrières locales et aux différentes fédérations, dans un monde du travail extrêmement ramifié. Les Unions ouvrières restent l'organisation majeure du monde ouvrier suisse entre 1900 et 1914, avant d'être dépassées par l'U.S.S. après la Grève générale⁷⁶. Le premier programme de l'U.S.S. (1881) stipule deux exigences centrales, à savoir la diminution du temps de travail et l'augmentation des salaires. La Centrale demande aussi le droit aux inspections de fabriques

⁷⁵ *La valeur du travail*, *op. cit.*, p.35. Les travailleurs helvétiques ont connu une structuration plus longue que leurs voisins européens. Ce retard du monde ouvrier s'explique par la diversité des tendances, entre une formule purement syndicale et apolitique et une formule de parti politique, entre internationalisme et patriotisme, entre Suisse allemande et Suisse romande, entre les formes confessionnelles et laïques. Voir JOST Hans-Ulrich, « Menace et repliement (1914-1945) », in *Nouvelle de la Suisse et des Suisses*, Mesmer Beatrix, Favez Jean-Claude et Broggin Romano (sld.), 2^{ème} édition revue et augmentée, Lausanne, Payot, 2004, pp.635-636.

⁷⁶ DEGEN Bernard, « Gewerkschaften », in *DHS*. Apparues dans les années soixante du XIX^{ème} siècle, les Unions ouvrières se stabilisent vers 1880. C'est la concurrence de ces unions qui obligent les forces social-démocrates à différencier clairement leurs composantes politiques (P.S.S.) et syndicales (U.S.S.). En 1908, les Unions ne comptent pas moins de 90'000 adhérents répartis dans une soixantaine de lieux. Leur dernier pic d'activité survient durant la grève générale, mais elles perdent leur pouvoir au début des années vingt.

et d'ateliers. Ces trois revendications se retrouvent tout au long de l'entre-deux-guerres genevois, y compris dans la lutte spécifique de la Ligue d'Action. Les permanences entre la fin du XIXème siècle et l'entre-deux-guerres existaient donc aussi bien pour les propriétés anarchistes que pour les propriétés syndicales de la L.A.B.

Dans sa typologie de la « gauche », Michel Winock montre qu'il y en a toujours deux, l'une *maximaliste* et l'autre *réformiste*, une opposition qui traverse l'ensemble des courants dits socialistes⁷⁷. Synthétiquement, le mouvement ouvrier suisse a connu une tension profonde entre ces tendances concurrentes : d'un côté, la volonté dite « réformiste » s'est imposée au sein des organes dirigeants du Parti socialiste et de l'Union Syndicale ; en face, ceux que l'on peut qualifier tout aussi schématiquement de « maximalistes », de radicaux, étaient représentés à la fois par les dissidents communistes (dans le champ politique) et anarchistes (dans le champ syndical). Dans l'entre-deux-guerres, ces deux tendances concurrentes se développeront en exacerbant leurs oppositions. Genève est un cas particulièrement intéressant pour l'étude de ces divisions de la gauche helvétique, puisque la petite République concentre la quasi-totalité des options *socialistes*, au sens le plus large du terme, développées par la Suisse de l'entre-deux-guerres. Ce travail abordera cet enchevêtrement complexe de tendances par la focale « anarchiste », en investiguant quels sont les rejets (théoriques) et les ententes (pratiques) entre les différentes mouvances (voir chap. VIII). L'originalité du syndicalisme genevois des années vingt et trente consiste justement dans la participation d'un fort courant contestataire et autonome, représenté par un syndicat de la construction dirigé par le mouvement anarcho-syndicaliste. La schizophrénie du mouvement ouvrier suisse était inscrite dans les « gènes » des militants de la Ligue d'Action : ceux-ci s'activaient sous la bannière de la F.O.B.B., membre de l'Union syndicale suisse. Ils étaient donc directement tributaires des règles édictées par la Centrale, qui disposait notamment du pouvoir financier pour contrôler le bon fonctionnement des grèves⁷⁸. Il sera nécessaire de jauger à quel point l'anarchisme genevois s'est accommodé des options centralisatrices développées par l'U.S.S., et quels ont été ses refoulements, explicites ou non. L'action directe de la Ligue de l'entre-deux-guerres peut ainsi être appréhendée comme une réaction d'autonomie à l'égard des volontés de contrôle et d'encadrement des organes zurichois de la F.O.B.B.

⁷⁷ WINOCK, *op. cit.*, p.30.

⁷⁸ Dès 1891, des mesures strictes sont établies concernant les mouvements de grève, soutenant autant que possible les grèves dites défensives au détriment des grèves offensives. GARBANI Philippe, SCHMID Jean, *Le syndicalisme suisse, Histoire politique de l'Union syndicale 1880 – 1980*, Lausanne, Editions d'En Bas, 1980, p.57.

2.1. La « lutte des classes » en question

La genèse de toutes ces divisions remonte à la première décennie du XXème siècle, alors que les organisations syndicales se disputent l'hégémonie sur le mouvement ouvrier. Le Tribunal fédéral avait officiellement reconnu la légitimité des organisations syndicales en 1899⁷⁹. Aux côtés de l'U.S.S., des syndicats confessionnels sont mis sur pied au niveau national, comme la Fédération des Syndicats chrétiens-nationaux (1907). Il existe encore un mouvement syndical qui se déclarait « autonome », mais restait faible en structures et effectifs. Enfin, une partie de la Suisse romande était tournée vers le syndicalisme révolutionnaire de la F.U.O.S.R. Le début du siècle est donc marqué par une forte stratification du champ syndical. Dominée par la Suisse allemande, l'U.S.S. laissait une grande autonomie aux fédérations, jouant principalement un rôle de coordination, suivant par là son modèle social-démocrate allemand. Elle place l'action de son programme de 1906 sur le terrain de la lutte des classes⁸⁰. Au sein de l'U.S.S., le mouvement de fusion par branche se précise, comme les horlogers en 1915, sauf dans le secteur du bâtiment. Les travailleurs italiens de ce dernier secteur possèdent d'ailleurs leur propre syndicat, la *Muraria*. Ce qui peut expliquer en partie une certaine tradition d'indépendance et d'autonomie défendue à l'intérieur des syndicats de la construction, toujours prégnante dans la F.O.B.B. des années trente.

La Grande Guerre a fait éclater cette première constellation syndicale, du fait notamment de l'exil des travailleurs étrangers appelés sous leurs drapeaux respectifs. Cette césure touche un monde ouvrier qui s'était rallié en grande partie aux Unions sacrées nationales⁸¹. Malgré ce coup de frein, les revendications ouvrières repartent dès 1917, un fort vent de révolte soufflant sur l'ensemble d'un Vieux Continent désagrégé par les bouleversements économiques et sociaux. En Suisse, le réveil de la gauche culmine dans l'épisode explosif de la Grève générale (novembre 1918), alors que cette année d'armistice voit les effectifs syndicaux atteindre un pic de 177'000 membres⁸².

La *Landesstreik* a plusieurs conséquences sur le monde syndical. La première concerne l'établissement des premières conventions nationales dans l'industrie, avec la mise en vigueur de la semaine de 48 heures. Deuxièmement, les représentants ouvriers ont été conviés au processus de décision par le Département fédéral. Un embryon de partenariat économique apparaît, sans toutefois accorder trop de pouvoir aux syndicalistes. La troisième

⁷⁹ *La valeur du travail, op. cit.*, p.29.

⁸⁰ *Idem.*, p.70 ; GARBANI, SCHMID, *op. cit.*, pp.65-66.

⁸¹ La thèse de Charles Heimberg relativise cette césure. Dans l'Union sacrée de la Première Guerre mondiale, il ne faut pas voir le « retournement » ou la « trahison » du mouvement ouvrier en Europe, mais bien la permanence de certaines influences (nationalisme, religion) auxquelles les ouvriers sont restés attachés. L'émancipation a toujours été très relative, même dans les cercles intellectuels. Voir HEIMBERG Charles, *L'œuvre des travailleurs eux-mêmes? Valeurs et espoirs dans le mouvement ouvrier genevois au tournant du siècle (1885-1914)*, thèse de doctorat, Genève, Slatkine, 1996.

⁸² *La valeur du travail, op. cit.*, p.112.

implication porte sur le niveau organisationnel : les Unions ouvrières locales sont définitivement rayées de la carte. Du côté de la concurrence centralisatrice, le regroupement au sein de l'U.S.S. s'effectue de manière constante et soutenue. La fusion de 1922 des métiers du bois et du bâtiment en est un exemple, peut-être le plus évident⁸³. Dernier fait marquant : si le débrayage devient un moyen efficace de pression politique, la forte répression qui suit novembre 1918 marque également les esprits. 3'500 personnes sont poursuivies et 147 condamnations ordonnées⁸⁴. Le jeune Lucien Tronchet est d'ailleurs un témoin privilégié de l'intervention de l'armée contre les grévistes de 1918. Placé à Granges (Soleure) pour mauvaise conduite, le Genevois vit de près les troubles qui y ont entraîné la mort de trois grévistes le 14 novembre⁸⁵.

L'expérience de la Grève générale ouvre une période de frénésie syndicale. Entre 1917 et 1922, les statistiques font état de plus de 10'000 grévistes, un chiffre qui se retrouve seulement à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, en 1946⁸⁶. Si elle a marqué les esprits bien au-delà des frontières helvétiques, la Grève générale n'eut pourtant qu'un impact relativement faible sur la Suisse romande, excepté pour le Jura⁸⁷. La Suisse romande doit par exemple attendre l'intervention de la Confédération pour obliger les patrons à signer les conventions réglant les horaires de travail (septembre 1919)⁸⁸. De plus, avant que le mouvement ne soit lancé, seule une toute petite frange dirigeante soutenait une conception insurrectionnelle de la grève, une position défendue par les anarchistes du Réveil. Il s'agissait avant tout des *Altkommunisten* groupés autour du Zurichois Jakob Herzog⁸⁹. Mais le cercle anarcho-syndicaliste de Fritz Brupbacher⁹⁰ a aussi joué un rôle influent, surtout au niveau du recrutement. Finalement décidée par le Comité d'Olten, la Grève générale ne fut que le fruit indigène des intérêts communs de l'U.S.S. et du P.S.S.⁹¹. Acte ouvrier fondateur et mythique, elle n'en constitue pas moins pour notre enquête un fait annexe. Les anarchistes romands ont défendu le principe de la grève, tout en reniant totalement son déroulement, critiquant tous azimuts sa politisation,

⁸³ Pour l'ensemble du paragraphe, voir DEGEN Bernard, « Gewerkschaften », in *DHS*.

⁸⁴ *La valeur du travail*, op. cit., p.118.

⁸⁵ TRONCHET (1979), op. cit., p.16.

⁸⁶ DEGEN Bernard, « Gewerkschaften », in *DHS*. De plus pour 1919 et 1920, les chiffres atteignent 22'000 grévistes par année, un total qui ne sera dépassé qu'en 2002... Voir *La valeur du travail*, op. cit., p.118.

⁸⁷ DROZ, op. cit., p.282.

⁸⁸ *La valeur du travail*, op. cit., p.120.

⁸⁹ H.-U. Jost a consacré une thèse à ce groupe. Voir JOST Hans-Ulrich, *Die Altkommunisten, Linksradikalismus und Sozialismus in der Schweiz, 1919 bis 1921*, Frauenfeld, Stuttgart, Huber, 1977.

⁹⁰ BRUPBACHER Fritz (1874-1945) : médecin établi à Zurich, Brupbacher eut des contacts fréquents avec la Russie, puis l'URSS. Dans la première décennie du siècle, il défend la mouvance terroriste de l'anarchisme. Il s'occupe également du *Weckruf*, la traduction du *Réveil*. Membre du Parti socialiste, Brupbacher était très proche des tendances libertaires. Inspiré par le syndicalisme révolutionnaire, il finira par démissionner du P.S. en 1920. Brupbacher sera membre du tout jeune Parti communiste dès 1921, avant d'en être exclu en 1933 pour sa critique du stalinisme. Voir BURGI Markus, « Brupbacher Fritz », in *DHS* ; PETERSEN, op. cit., p.213.

⁹¹ Dans les années qui suivent novembre 1918, la bourgeoisie s'empresse de voir dans cet événement l'influence d'éléments étrangers à la Suisse. Les faits démentent pourtant cette version. DROZ, op. cit., p.282.

sa centralisation et l'influence excessive de la Suisse alémanique⁹². Nous n'avons pas trouvé de référent à cet événement dans les écrits anarchistes romands de l'entre-deux-guerres.

L'après-Grève générale voit l'apparition de mouvements locaux, comme les grèves générales de Bâle et Zurich (1919), ainsi que la tentative vaine de fédérer les Unions ouvrières à l'échelle nationale. Mais ces différents projets ne plaisent pas à l'U.S.S., qui impose de justesse en 1920 des mesures organiques faites pour empêcher d'autres grèves générales⁹³. Pourtant, les politiques et syndicalistes socialistes gardent dans leur programme – malgré de nombreuses oppositions – le but final d'instauration de la dictature du prolétariat, peut-être pour ne pas se laisser déborder par le jeune Parti Communiste Suisse (P.C.S., 1921). La dictature du prolétariat figure ainsi explicitement à l'ordre du jour social-démocrate de 1921 à 1927. La clause n'est abandonnée qu'à ce moment-pivot, après que le P.S.S. ait adhéré à l'Internationale Ouvrière Socialiste (I.O.S.), héritière de la IIème Internationale⁹⁴. Toujours en 1927, l'U.S.S. révisé ses statuts, laissant elle aussi de côté son verbe révolutionnaire, lors du congrès d'Interlaken. Le terme de « lutte des classes » n'a plus droit de citer dans la rhétorique officielle de la Centrale⁹⁵. Le cartel syndical bâlois, d'obédience bolchevique, est d'ailleurs exclu de l'U.S.S. durant cette année qui s'apparente à un véritable tournant⁹⁶.

Dans l'entre-deux-guerres, la victoire de l'aile « réformiste » de l'U.S.S. sur ses composants radicaux, avant tout communistes, n'a pas été sans heurts. Dans sa thèse consacrée au mouvement ouvrier suisse des années vingt, Bernard Degen a montré quelle a été « l'intégration partielle⁹⁷ » et progressive de l'U.S.S. à l'intérieur du système étatique et économique du pays. Il faut dire que les années vingt sont marquées du sceau de la lointaine instauration du bolchevisme. L'U.S.S. est prise, elle aussi, dans la grande vague de division qui touche l'ensemble du mouvement ouvrier européen, du fait de l'épineuse question de l'entrée ou non dans la IIIe Internationale (*Komintern*, mars 1919). La grande centrale syndicale affirme progressivement son appartenance à la tendance modérée, en tentant

⁹² BOTTINELLI, *op. cit.*, chapitre 3.

⁹³ GARBANI, SCHMID, *op. cit.*, p.9.

⁹⁴ DROZ, *op. cit.*, p.284.

⁹⁵ Trois autres notions-clés sont abandonnées à Interlaken, à savoir : *Vergesellschaftung der Produktionsmittel*, *Beseitigung der Klassenherrschaft*, *allgemeiner Generalstreik*. Voir DEGEN Bernard, *Abschied vom Klassenkampf, Die partielle Integration der schweizerischen Gewerkschaftsbewegung zwischen Landesstreik und Weltwirtschaftskrise (1918-1929)*, Basel, Helbing & Lichtenhahn, 1991, p.10. La révision de 1927 amène pour l'U.S.S. un virage tout tracé vers le syndicalisme d'inspiration allemande. Au niveau organisationnel, ce n'est plus le comité central élu par le congrès qui donne les impulsions politiques, mais les syndicats eux-mêmes au travers de leurs délégués. Voir *La valeur du travail*, *op. cit.*, p.93.

⁹⁶ Ajoutons encore la perte du droit de grève pour les fonctionnaires cette même année, sans opposition majeure de l'U.S.S., suite à des accords concernant des garanties salariales. Voir *La valeur du travail*, *op. cit.*, pp.127-130.

⁹⁷ DEGEN (1991), *op. cit.* Voir aussi son article basé sur une plus longue durée : DEGEN Bernard, « Von ‚Ausbeutern‘ und ‚Scharfmachern‘ zu ‚Sozialpartnern‘, Beziehungen zwischen Gewerkschaften und Unternehmen im Wandel », in *Bilder und Leitbilder im sozialen Wandel*, Schweizerisches Sozialarchiv (Hg.), Zürich, Chronos, 1991, pp.231-290.

d'éliminer tous les éléments jugés trop subversifs, ce qui la place dans la ligne des autres centrales syndicales affiliées à l'Internationale d'Amsterdam⁹⁸.

Les idées-forces du « réformisme » syndical défendent une stratégie d'entente relative avec le patronat, combinée à une pression syndicale constante dans le but d'obtenir des gains sociaux ou de conserver les avantages antérieurs. Sur cette route « réformiste », deux jalons sont posés dans l'entre-deux-guerres : en 1927, la clause de lutte des classes est abolie – « *Abschied vom Klassenkampf* » selon la formule de Degen⁹⁹. Dix ans plus tard, toute mesure de contrainte, de type grève ou autre, est abandonnée dans le secteur de la métallurgie (Paix du Travail) au profit d'une idéologie de « collaboration ».

Par ces deux dates-clés, l'U.S.S. entérine dans les faits une situation qui prédominait au sein de sa hiérarchie. Mais cette progressive prise en main « réformiste » des rênes syndicales helvétiques ne doit pas faire oublier toutes les autres options développées au cours de ces années mouvementées. Les tactiques d'action directe de la F.O.B.B. genevoise se placent en rupture totale de ce développement majoritaire. Contrairement à une U.S.S. qui renie les idées de lutte des classes, les anarcho-syndicalistes entendaient se placer uniquement sur ce front – économique – pour faire triompher leur lutte. Par tradition, l'anarcho-syndicalisme ne devait se déployer que sur le strict plan de la lutte des classes, pour éviter tout embrigadement politique. Pour les idéologues du mouvement, cette lutte était le seul moyen de garantir l'unité ouvrière et de mettre à bas les masques des oppresseurs. L'un des penseurs fondamentaux de ce syndicalisme d'action directe, Emile Pouget, écrivait que sur le plan économique :

toutes les équivoques s'effritent, [...] il ne peut y avoir de malentendus, [...] tout l'effort est utile. [...] Ici, l'ennemi est visible. [...] Ici, la lutte s'engage face à face et tous les coups portent. Tout l'effort aboutit à un résultat tangible, perceptible¹⁰⁰.

A l'opposé de l'U.S.S., les anarcho-syndicalistes n'ont eu cesse de rejeter toute possibilité de coopération, peignant systématiquement le diable « patronal » sur la muraille. Mais les militants ligueurs s'accommoderont dans les faits de la notion de convention collective. Enfin, une lutte constante d'autonomie est à l'œuvre au sein de la section genevoise du bâtiment, dénonçant la bureaucratisation et la hiérarchisation de l'U.S.S. dès la fin des années vingt. Pour anticiper sur la déliquescence du mouvement anarcho-syndicaliste, la F.O.B.B. genevoise n'échappera pas non plus à ce que les critiques appelaient l'« embourgeoisement » de ces dirigeants. Le virage pris par Lucien Tronchet au moment de

⁹⁸ La Fédération syndicale internationale dite aussi Internationale d'Amsterdam est une organisation syndicale fondée en juillet 1919, amalgamant les syndicats refusant de rejoindre la future Internationale syndicale rouge (*Profintern*). Voir « F.S.I. » in *Encyclopaedia Universalis*, 5e édition, Paris, Encyclopaedia Universalis France, 2002.

⁹⁹ DEGEN (1991), *op. cit.*

¹⁰⁰ POUGET Emile, *L'Action directe*, Paris, s.d. [1910], pp.18-20. Cité dans DUBIEF, *op. cit.*, pp.182-184.

sa professionnalisation syndicale (1936) en témoigne. Il faut comprendre que les syndicats membres de l'U.S.S. avaient pris une ampleur considérable dans les années trente, après la longue reconstruction des années vingt. Les grèves ne constituaient dès lors plus qu'une fraction de l'action, aux côtés des fonctions d'assurances (chômage et maladie) ou d'administration¹⁰¹. Malgré leur rhétorique maximaliste, les anarchistes n'échapperont pas à cette évolution.

2.2. La difficile renaissance syndicale de l'après-Grève générale

Y a-t-il une contradiction pour l'anarchisme – qui vise avant tout la libération totale de l'individu, fait premier de l'humanité selon Proudhon – à s'associer et ainsi aliéner une partie de sa liberté individuelle à l'intérieur du mouvement syndical ? Pas du tout, répondent les tenants de l'anarcho-syndicalisme au sortir de la Première Guerre mondiale. Pour eux, l'individu ne peut se libérer que par et dans le collectif. Le syndicat est pensé comme le lieu idéal d'émancipation, où le militant anarchiste s'imprègne de l'action commune pour en prendre la direction¹⁰². Après des atermoiements, le groupe du Réveil active sa doctrine « entriste » à l'égard des syndicats au cours des années vingt. L'objectif était d'infléchir la stratégie de l'ensemble d'une organisation, après avoir pesé sur l'orientation de l'un de ses courants d'idées. Le dispositif syndical devait rester le plus lâche et autonome possible au niveau de ses structures de pouvoir, en dehors de toute hiérarchisation verticale. Les libertaires genevois entendaient dès lors développer une sociabilité de corps sur le lieu de travail, comme ils le faisaient à l'intérieur de leur Groupe.

La gestation de la tactique entriste du Groupe du Réveil s'est effectuée sur le temps long. Bien des débats ont remis en question sa pertinence, mais la tactique finit par s'imposer majoritairement à l'ensemble du champ anarchiste romand à la fin des années vingt, suivant les militants genevois. A l'époque de sa fondation, *Le Réveil anarchiste-socialiste* rejetait violemment tout « réformisme » syndical, qui s'enticherait d'améliorations à court terme, de tarifs minimaux, de caisses de chômage. Il prônait la révolution par l'action syndicale, et donc l'action syndicaliste révolutionnaire en-dehors des cadres officiels existants, c'est-à-dire ceux de l'U.S.S. :

noi non siamo dei riformisti, ma siamo dei rivoluzionari. Tariffe locali e regionali, cassa di disoccupazione, di resistenza, di viatico, minimo di salario, diminuzione d'orario, ecc., non hanno per noi che un'importanza relativa [...]»¹⁰³.

¹⁰¹ « Gewerkschaften », in *DHS*.

¹⁰² BOUSSINOT, *op. cit.*, p.7.

¹⁰³ « Vogliamo solo col migliorare le condizioni nella misura del possibile, poter quindi disporre di maggiori forze per abatterlo » *Il Risveglio*, 29 septembre 1900. Cité dans BETTINI Leonardo, *op. cit.*, pp.246-247.

Neuf années plus tard, cette diatribe révolutionnaire est complètement révisée. Bertoni en appelle à l'entrée complète dans les syndicats, quels qu'ils soient.

per influire sulla sua linea di condotta [du syndicat], saremo noi meglio in grado di farlo dentro o fuori del sindacato? La riposta non può essere dubbia. Membri del sindacato potremo controllarne e seguirne l'opera giorno per giorno, darle una certa direzione, fare intendere la nostra voce d'incoraggiamento o di protesta secondo i casi¹⁰⁴.

Lors d'une conférence de mars 1914 à Paris, Luigi Bertoni affine ses idées relatives au syndicalisme. Il présente une sorte de programme qui se déploie sur trois axes principaux, extrêmement proches de ce qu'avait établi Pelloutier : distinguer l'organisation ouvrière de tout parti politique et de l'Etat ; gérer le syndicat de la manière la plus horizontale possible, au moyen de l'action directe ; enfin, fonder une morale nouvelle basée sur le travail, qui insèrera dans la conscience des travailleurs leur condition de soumis et d'exploité¹⁰⁵. Autonomie, action directe et propagande, voilà les trois courroies principales empruntées par l'anarcho-syndicalisme du Réveil, durant sa prise de pouvoir des années 1928 – 1935. Malgré cette continuité relative, il faut souligner le changement d'horizon utopique anarchiste entre le début du siècle et l'entre-deux-guerres. En 1900, la révolution est encore un idéal porteur d'actions. Dans l'entre-deux-guerres, le verbe révolutionnaire reste virulent. Il n'empêche : un ressort est cassé. A la lecture de la littérature anarchiste des années trente, le terme « révolution » semble n'être plus qu'une coquille vide de son sens originel. Les luttes de la Ligue d'Action sont sur ce point éclairantes. La L.A.B. est créée pour faire respecter une convention de travail, un conventionnalisme justement honni par le Bertoni militant syndicaliste révolutionnaire du début du siècle. C'est peut-être là qu'il faut chercher la rupture principale qui a affecté l'anarchisme ouvrier durant la Première Guerre mondiale. Les luttes du quotidien dépassent désormais les idéaux révolutionnaires.

2.2.1. La création simultanée de la F.O.B.B. et du Syndicat international autonome à Genève

La principale victoire de la Grève générale est représentée par l'introduction de la semaine de 48 heures¹⁰⁶. Cette nouvelle donne industrielle entraîne des luttes quant à son application. Dans l'industrie du bois et du bâtiment, l'horaire de travail devient même un combat quasi quotidien. A fortiori, si la première convention nationale de la branche (travaux du bois, 1^{er} septembre 1919) reconnaît bel et bien la semaine de 48 heures, les autres métiers du bâtiment n'obtiennent pas le même succès. Et dès l'arrivée de la crise économique (1920-

¹⁰⁴ *Il Risveglio*, 5 juillet 1909, cité dans BETTINI, *op. cit.*, p.247.

¹⁰⁵ « Il principio dell'azione diretta deve essere applicato sempre ed ovunque dagli stessi interessati e devono essere evitate il più possibile le rappresentanze e le deleghe di potere » *Il Risveglio*, 21 mars 1914. Cité dans BETTINI, *op. cit.*, p.247.

¹⁰⁶ La moyenne était encore de 59 heures par semaine en 1917 pour la majorité des entreprises. Voir *La valeur du travail*, *op. cit.*, p.120.

1923), le reflux syndical est au moins aussi rapide que son explosion de 1918 avait été soudaine¹⁰⁷.

En 1920, un conflit extrêmement âpre éclate au niveau national dans la maçonnerie : les patrons refusent d'appliquer le nouvel horaire décidé par convention. Face aux revendications ouvrières, le patronat décide le lancement d'un lock-out¹⁰⁸, qui touche entre 12 et 15'000 travailleurs, pour une durée de onze semaines. Devant le manque de fonds et la longueur du conflit, les ouvriers abdiquent et reprennent le travail sans condition¹⁰⁹. Cet événement s'inscrit dans une période de baisse généralisée des salaires nominaux¹¹⁰. Le lock-out n'eut pourtant pas que des conséquences négatives sur le mouvement ouvrier. Cette lutte commune du bâtiment permet à un syndicat unifié de prendre forme sur le plan national, les différents métiers reconnaissant la nécessité d'une fusion. Le 1^{er} août 1920, les organisations des maçons, des charpentiers et des plâtriers-peintres, jusque-là autonomes, s'associent, rejoints deux ans plus tard par les ouvriers du bois¹¹¹. La Fédération des Ouvriers du Bois et du Bâtiment (F.O.B.B.) naît officiellement le 1^{er} juillet 1922, sur les ruines d'une première bataille perdue, dans un contexte économique défavorable et de reflux syndical – une naissance aux forceps, mais qui portera ses fruits à la fin de la décennie...

A Genève aussi, la longue lutte du lock-out fait émerger une nouvelle génération de militants, qui entend redonner vie aux idées syndicalistes révolutionnaires¹¹². Lucien Tronchet fait partie de cette niche d'anarchistes genevois concentrée sur les professions de manœuvres et de maçons. Cette dernière crée d'abord la Coopérative des Ouvriers du Bâtiment de Genève (C.O.B.G.), sous l'impulsion principale d'Etienne Vaglio (1880-1949), un immigré italien formé par le syndicalisme de la F.U.O.S.R¹¹³. Le mouvement coopératif est profondément intégré à la doctrine anarchiste genevoise¹¹⁴. Tous les travailleurs de la C.O.B.G. sont également membres de la société et participent à sa gestion. Durant tout l'entre-deux-guerres, la Coopérative formera l'exemple le plus marquant de la mise en pratique de l'idéal

¹⁰⁷ Après le nombre record de conventions de travail signées entre 1917 et 1920, la grave crise économique va couper cet élan ouvrier et le réduire à peu de chagrin. Les concessions gouvernementales suite à la Grève générale ont été rapidement amoindries par les Chambres, faisant marche arrière dès juin 1919, avec la révision de la loi sur les fabriques. Voir *ibidem*.

¹⁰⁸ Lock-out : fermeture d'ateliers, d'usines décidée par des patrons qui refusent le travail à leurs ouvriers, pour briser un mouvement de grève ou riposter à des revendications (définition du *Petit-Robert*).

¹⁰⁹ Le Conseil fédéral, par le radical Schulthess, était intervenu en arbitre. L'incompréhension de la base ouvrière à l'égard des responsables syndicaux, dont Karl Dürr, était alors grande. Pour tout le paragraphe, voir GARBANI, SCHMID, *op. cit.*, pp.88-89.

¹¹⁰ DEGEN (1991), *op. cit.*, p.115 sq.

¹¹¹ La fusion de 1922 réunit la *Holzarbeiterverband* (SHAV) et la *Bauarbeiterverband* (SBAV). Voir « Gewerkschaft Bau und Holz (GBH) » in *DHS*.

¹¹² BOTTINELLI, *op. cit.*, p.123.

¹¹³ Collaborateur au *Réveil*, Vaglio était également membre du comité de grève luttant contre le lock-out de 1920.

¹¹⁴ Voir par exemple *Le Réveil*, 6 octobre 1928.

autarcique des anarchistes. Elle donnera surtout du travail à de nombreux ouvriers placés sur les listes noires patronales, du fait de leur militantisme¹¹⁵.

Au niveau européen, le Syndicat autonome international des maçons et manœuvres renaît en 1921, suite à des impulsions libertaires françaises, italiennes et suisses. Devant la désorganisation syndicale du secteur du bâtiment, Lucien Tronchet et cinq autres anarchistes¹¹⁶ fondent une section genevoise de ce Syndicat autonome, qui fera en pratique long feu¹¹⁷. Car la section genevoise de la F.O.B.B., créée quasiment simultanément, attire rapidement de nombreux militants dynamiques, dont Tronchet lui-même. La respectabilité de la F.O.B.B., ses ressources financières et matérielles ont dû jouer dans ce choix pragmatique. Auscultons ce passage de témoins.

2.2.2. La tactique « entriste » en action

Pour le groupe du Réveil, la section genevoise de la F.O.B.B. ne s'est pas conquise en un jour. Le Syndicat autonome est placé dès sa fondation face à un dilemme : cette microstructure ne devait-elle pas plutôt chercher à prendre en main la section genevoise de la F.O.B.B., qui pouvait lui offrir de plus grandes forces de mobilisation ? Lucien Tronchet répond par l'affirmative à cette question. Il n'est pas possible de dater précisément son adhésion à la F.O.B.B. genevoise. Cependant en janvier 1924, une lettre de sa main transmise à Etienne Vaglio enjoint ce dernier à passer avec les autres membres du Syndicat autonome à l'intérieur de la section genevoise de la F.O.B.B.¹¹⁸. Ce même mois de janvier 1924, le Registre du Commerce de Genève accueille officiellement les statuts de la F.O.B.B. genevoise, adoptés par une assemblée générale de mars 1922¹¹⁹. Dans ce texte, le comité doit veiller « à l'application scrupuleuse des statuts centraux et locaux dans le rayon de la section¹²⁰ ».

Les débats connus par l'anarchisme à son congrès d'Amsterdam ressurgissent dans la Genève de la première moitié des années vingt. Les congrès commémoratifs de St-Imier et de Bienne

¹¹⁵ Voir les témoignages de Fernand Fellay, Ernest Kolly, Mario Sacchi dans WIST (1984), *op. cit.*, pp.51-55.

¹¹⁶ Si l'on se fie aux mémoires de Tronchet, il s'agissait des Italiens Pascal Tacchini, Giovanni Ruga, Pierre Leporati et Parisio Gaiba, et du François Jean Cariat. Voir TRONCHET (1979), *op. cit.*, p.31.

¹¹⁷ Dans les faits, le président du Syndicat autonome Jean Cariat doit dissoudre cet organisme en décembre 1931 à cause de l'instauration de la loi sur l'assurance obligatoire, qui oblige les syndicats à avoir au moins 200 membres. La caisse du syndicat autonome est alors intégrée à celle de la F.O.B.B. (*Le Réveil*, 9 janvier 1932). Voir aussi la lettre de Lucien Tronchet à Charles Cortvint, le 11 avril 1932, où Tronchet se plaint d'un comité du syndicat autonome à majorité bolchevique. Citée dans BOTTINELLI, *op. cit.*, p.125.

¹¹⁸ ALT, C.3.1/1, Correspondance Tronchet – Vaglio. La lettre est reproduite dans WIST (1984), *op. cit.*, p.137. Dans ses mémoires, Tronchet raconte pourtant avoir adhéré à la F.O.B.B. suite à une rencontre avec Clovis Pignat, consécutive à un mouvement de revendication en 1926. Voir TRONCHET (1979), *op. cit.*, p.35.

¹¹⁹ L'article 4 annonce les organes de la section : assemblée générale réunie tous les trimestres, assemblée des délégués, comité de section, assemblée de groupes professionnelles, comités des groupes. Le comité de section est nommé par l'assemblée des délégués, puis ratifié par l'assemblée générale. Il comprend 5 à 9 membres, qui se réunissent deux fois par mois. Voir ALT, C.1.1, *Statuts de la section de Genève de la F.O.B.B. de la Suisse*, adoptés par l'assemblée générale du 14 mars 1922, déposés au Registre du Commerce de Genève le 22 janvier 1924.

¹²⁰ *Idem.*, article 12, alinéa d. Toutefois, en cette période fondatrice, la F.O.B.B. genevoise entendait garder un maximum d'autonomie et n'acceptait par exemple pas que l'U.S.S. prenne part aux travaux du récent B.I.T. (Bureau international du travail), créé à Genève. Voir ASIB, Classeur 141, lettre du 23 juillet 1922.

(16 et 17 septembre 1922) reprennent les discussions concernant l'importance relative de l'anarchisme et du syndicalisme. Bertoni préconise une pénétration à l'intérieur d'un syndicat possédant des ressources financières et des appuis nationaux pour pouvoir offrir un rayonnement nouveau à la propagande anarchiste, tout en établissant un minimum de conditions à respecter pour ce même syndicat¹²¹. La section locale de la F.O.B.B., soudain très attractive, fait pencher une demi-douzaine de militants anarchistes en sa faveur, si le témoignage de Luigi Bertoni est exact ; le Tessinois revient sur les luttes internes au groupe anarcho-syndicaliste dans un article du milieu des années trente de la façon suivante :

La lotta patronale passò dalle colonne dei giornali nelle strade e sui cantieri. Evidentemente non tutti sono anarchici e non tutta l'azione poté svolgersi quale noi l'avremmo augurata, ma valeva forse meglio non fare nulla ? E da allora non vi fu manifestazione a cui non partecipassero i nostri, non più sospetti ma conosciuti e bene accolti. Nel frattempo il nostro Gruppo cresceva di numero, d'influenza e di possibilità¹²².

Il semble donc à la lumière de ce témoignage, postérieur aux événements mais suffisamment fiable, que l'idée de participer au jeu syndical suisse ait été le résultat d'un calcul très pragmatique des possibilités d'action offertes par la F.O.B.B. Sortant d'un certain isolement idéologique, l'anarchisme préfère alors renier certains de ses principes, parfois trop utopiques, pour gagner en efficacité. Il reconnaît surtout qu'il est trop faible pour espérer faire émerger un mouvement ouvrier *sui generis*. Lucien Tronchet devait être le principal responsable de cet entrisme, lui qui subit de vives critiques de la part de certains anarchistes restés sur leur position originelle, toujours selon le témoignage de Bertoni de 1935¹²³. Pour le typographe, Lucien Tronchet n'avait pas adopté une attitude contradictoire, dans le sens où il restait – et ses hommes avec lui – totalement anarchistes de tempérament et de mentalité¹²⁴. Par contre, Bertoni se refuse à qualifier la section F.O.B.B. de « révolutionnaire¹²⁵ », car elle se mouvait uniquement dans le cadre de la société capitaliste, fidèle en cela à la position d'un

¹²¹ Le compte-rendu se trouve dans *Le Réveil*, 30 septembre 1922. Voir FILGUEIRAS, *op. cit.*, p.33.

¹²² « Sindacati e anarchici », *Il Risveglio*, 16 janvier 1935.

¹²³ Lucien Tronchet che « certo deve imporsi un lavoro faticoso e si trova in situazioni che possono prestare il fianco alla critica facilona, ma intanto c'è qualcosa di fatto e non siamo più quantità trascurabile ; abbiamo il nostro posto al sole. » *Il Risveglio*, 1^{er} novembre 1930. Voir aussi BERTONI Louis, « Pour Lucien Tronchet », *Le Réveil*, 3 décembre 1932 : « Tronchet pensa qu'un syndicalisme dissident ne grouperait en plus des anarchistes que quelques rares camarades [...]. Il entra donc dans le Syndicat du bâtiment centraliste et réformiste auquel il gagna, d'ailleurs en peu de temps, de très nombreuses adhésions. »

¹²⁴ L'œuvre de Lucien Tronchet « pouvait paraître contradictoire, mais elle demeurait foncièrement anarchiste par tempérament et par mentalité. [...] Il eut à lutter à la fois contre les réformistes et les bolchevistes voulant soumettre à leur domination de parti le mouvement ouvrier. Il parvint à créer un syndicalisme actif, toujours en éveil [...]. » *Ibidem*.

¹²⁵ *Ibidem*. ; Voir aussi « Syndicalisme et anarchisme », *Le Réveil anarchiste*, 3 février 1934. La conception de Bertoni n'est pas dupe du manque de caractère révolutionnaire inhérent à tout système syndical. C'est pourquoi le Tessinois espérait pouvoir garder en place une avant-garde de révolutionnaires, sur le modèle de ce qui se faisait en Espagne entre la C.N.T. et la F.A.I. « Il n'y a rien de plus naturel pour un anarchiste de chercher à inspirer de son esprit l'action syndicale ; mais celle-ci est par essence naturellement réformiste, même si elle est appliquée autrement que par des moyens légaux. »

Malatesta¹²⁶. Surtout, l'entrisme se justifiait selon Bertonni pour permettre au mouvement ouvrier de conserver son autonomie à l'égard des appétits socialistes et communistes, dans une Genève qui connaissait une lutte ouvrière féroce entre ces trois tendances ouvrières.

Une autre explication à la tactique entriste se trouve dans les statuts mêmes de la F.O.B.B. de 1922. Ceux-ci étaient alors suffisamment révolutionnaires pour être compatible avec l'anarcho-syndicalisme des militants du Réveil. L'article statutaire numéro deux pose comme buts finaux au syndicalisme la prise en main de la production par les travailleurs et l'abolition de la domination de classe :

Der Zweck des Verbandes ist, die geistigen und materiellen Interessen der Mitglieder zu wahren und zu fördern, insbesondere die Übernahme der Produktion in die Hände der Arbeiter vorzubereiten und, in Verbindung mit der gesamten internationalen Arbeiterschaft, die Klassenherrschaft zu beseitigen¹²⁷.

De plus, pour éviter toute politisation du mouvement syndical, le comité central n'était pas élu par la section directrice, mais par le congrès des délégués¹²⁸. Cette ascendance fédéraliste sur la F.O.B.B. a également pu jouer un rôle causal non négligeable pour expliquer l'entrisme anarchiste¹²⁹. Malgré des tentatives de pression, avant tout financières, Zurich n'aura qu'un contrôle très relatif des actions d'éclat entreprises par la section genevoise de la F.O.B.B. Le pouvoir financier de la Centrale lui conférait cependant un pouvoir de décision concernant la conformité ou non des mouvements engagés. Pour obtenir le soutien de la Centrale, les grévistes devaient passer par une demande officielle préalable, ce qui pouvait freiner bien des ardeurs. S'en passer signifiait prendre un grand risque financier pour les militants régionaux. En mai 1928 pourtant, la grande grève du bâtiment qui sonne le réveil syndicaliste genevois sera spontanée, donc sans soutien de la caisse centrale. Cette autonomie n'empêchera pourtant pas le succès de la grève¹³⁰.

La première moitié des années vingt voit donc les anarchistes genevois actifs dans la construction abandonner leur idée de recréer un syndicat dissident, et faire le pari de l'intégration dans un syndicat centralisé, la F.O.B.B. L'intégration s'est faite très

¹²⁶ « Or, même s'il se corse de l'épithète bien inutile de révolutionnaire, le syndicalisme n'est et ne sera jamais qu'un mouvement légalitaire et conservateur, sans autre but accessible [...] que l'amélioration des conditions de travail. » MALATESTA Errico, « Discours d'Amsterdam », in *le Réveil anarchiste*, 1^{er} mai 1932.

¹²⁷ Cité dans VUATTOLO August, *Geschichte des schweizerischen Bau- und Holzarbeiterverbandes, 1873-1953*, III. Band, Zürich, Genossenschaftsdruckerei, 1956, pp.484-489.

¹²⁸ *L'Union syndicale suisse, 1880 – 1930*, sous la direction de Frédéric Heeb et Charles Schürch, Genève, Imprimeries populaires, 1933, p.356.

¹²⁹ Un article du *Réveil* daté de 1928 fera le point sur le fédéralisme du mouvement : « les anarchistes ont toujours affirmé que les syndicats devaient avoir une administration intérieure autonome pour se grouper ensuite en Fédérations et que le comité central ne devait qu'exécuter les décisions des congrès ou assemblées des membres. Le centralisme syndical a fait faillite pour ce qui est de l'émancipation économique des travailleurs. » Voir « L'autonomie de la F.O.B.B. », *Le Réveil anarchiste*, 6 octobre 1928.

¹³⁰ La conception de la Centrale était de toute façon bien timorée vis-à-vis de l'emploi de la grève comme instrument de revendication : « Der Streik wird vom Verband als das letzte Kampfmittel zur Verteidigung und zur Eroberung betrachtet. » Si Vuattolo fait ce constat rétroactivement dans les années cinquante, il n'en reste pas moins exact, car les faits prouvent la prudence de la Centrale à l'idée de soutenir des grèves. VUATTOLO, *op. cit.*, p.149.

progressivement¹³¹. Cette transition est intervenue dans une période économique difficile, où l'ensemble du monde syndical se trouvait affaibli. Il faudra attendre un tournant conjoncturel pour voir l'anarcho-syndicalisme et son corollaire, l'action directe, s'imposer sur les chantiers genevois. Ce tournant intervient lors des années 1927 – 1928. Au même moment, les anarchistes entendent donner à leur mouvement une assise plus structurée et plus solide sur le plan romand. Après avoir été l'objet de luttes internes, la position entriste est ainsi entérinée officiellement par un congrès lausannois, celui de la fondation de la Fédération anarchiste romande (F.A.R., 30 septembre 1928). Contrairement à la décision prise par le Congrès anarchiste suisse de Zurich en 1925, les douze groupes présents à Lausanne décident de répondre par l'affirmative à une motion déposée par le Groupe genevois, celle de la participation au syndicalisme officiel de l'U.S.S.¹³². Le lancement de la Fédération anarchiste romande permet de faire le point sur les avancées ouvrières et libertaires de la Suisse romande à la fin des années vingt.

2.3. La Fédération anarchiste romande, une expérience inaboutie

Quelles structures sous-tendent l'apparition d'un organe de combat anarcho-syndicaliste en 1928 – 1929 ? Le Groupe du Réveil s'impose comme la strate libertaire la plus fondamentale, tout en restant limitée à l'espace genevois. Difficile à dater, la structuration du Groupe a dû avoir lieu dans le contexte d'avant-guerre, mais son fonctionnement à plein n'est apparu qu'au cours des années vingt. A la fin de cette décennie justement, une nouvelle organisation anarchiste, la F.A.R., vient s'ajouter à la structure première de Bertoni, constituant du même coup une tentative d'élargissement géographique à l'ensemble de la Suisse romande. Le congrès fondateur de Lausanne donne une image précise des espérances et des réorientations opérées.

Sous le patronage du groupe genevois, l'initiative de la F.A.R. est principalement due à l'action de Lucien Tronchet, qui en sera le secrétaire durant l'ensemble de son éphémère existence : le dernier signe de vie officiel donné par la F.A.R. interviendra au début de la Deuxième Guerre mondiale, avec l'édition de la brochure *Face à la guerre*, défendant le refus de servir de Tronchet¹³³. La propagande antimilitariste constitue d'ailleurs la majeure partie des actions, très parcellaires, de la F.A.R. dans les années trente. *Le Réveil* publie par exemple un texte « Contre le militarisme » en 1931, précisant que 10'000 exemplaires ont été

¹³¹ Tronchet se rappelle de cet entrisme « au goutte à goutte » en ces termes : « cela engagea notamment mes camarades du syndicat autonome à rallier un à un la F.O.B.B. au sein de laquelle ils constituèrent toujours le noyau qui propageait les méthodes d'action directe des anarcho-syndicalistes. » TRONCHET (1979), *op. cit.*, p.35.

¹³² BOTTINELLI, *op. cit.*, p.132.

¹³³ Voir ACIRA, Suisse FR 3, « CH-F Anciens » : « La guerre a suivi immédiatement la ratification du Pacte germano-russe. »

distribués¹³⁴. L'existence plutôt « fantomatique » de la F.A.R. et son échec peuvent peut-être s'expliquer par la trop grande place que Genève prend sur un mouvement se déclarant romand. D'ailleurs, l'entrisme finalisé en 1928 ne portera ses fruits qu'au sein des syndicats de la construction genevois (pleinement) et lausannois (partiellement).

Pourtant, le projet de la F.A.R. était lancé sur de bonnes bases à partir de juillet 1927, dans les colonnes du *Réveil*, sous la plume de Tronchet¹³⁵. Pour reporter le congrès fondateur de Lausanne, c'est sans surprise le Genevois qui se fait le parangon de la percée anarchiste dans les structures syndicales existantes. Volontiers alarmiste, Tronchet plaide pour une redéfinition des moyens d'action. Il faut, dit-il, « rechercher en toute objectivité les causes de notre faiblesse¹³⁶ » :

il nous faudra avoir la force de réagir et d'apporter un remède, si nous ne voulons pas assister impassible à la disparition de notre mouvement dans notre région. [...] N'oublions pas surtout que nous devons compter avec une autre mentalité que celle d'avant-guerre. Par conséquent, nous estimons que nos méthodes d'action d'aujourd'hui sont périmées et que nous devons envisager d'autres moyens, plus en rapport avec nos possibilités¹³⁷.

Différentes décisions sont prises pour augmenter la cohésion des différents groupes romands. Un bureau de correspondance est créé, sous l'impulsion quasi-exclusive de Genève, le groupe du Réveil s'occupant de la tâche. Le congrès décide également d'augmenter la propagande en ajoutant une page de supplément régional à l'édition française du *Réveil*, et met les cinq cents volumes de sa bibliothèque *Germinal* à la disposition de l'ensemble des groupes romands¹³⁸. Dans une lettre de 1929 adressée par la F.A.R. à Sébastien Faure, engagé à la rédaction de l'*Encyclopédie anarchiste* à Paris, le secrétaire Tronchet tire un bilan positif des organisations anarchistes romandes :

Ici, notre mouvement marche bien. Nous avons une organisation régionale, très difficilement nationale à cause des trois langues diverses, les groupes s'organisent comme ils l'entendent. Un bureau de correspondance assure la liaison entre les groupes¹³⁹.

Au Congrès de Lausanne, le débat le plus intéressant est celui qui porte sur le syndicalisme. Même s'« il est fort difficile d'adhérer à certaine fédération syndicale sans diminuer sa

¹³⁴ Il n'est pas possible de savoir si ce chiffre correspond à la réalité. Voir *Le Réveil*, 31 octobre 1931.

¹³⁵ *Le Réveil*, 9 juillet 1927.

¹³⁶ ACIRA, Suisse FR 3, « CH-F Anciens », Réunion régionale des Anarchistes de Suisse romande, Lausanne, le 30 septembre 1928, Rapport du camarade L. Tronchet du groupe « Le Réveil » sur : les moyens d'entente et possibilité d'action dans notre région.

Tronchet ne dépeint pourtant pas le tableau de façon trop sombre : « les camarades doivent comprendre que depuis 50 ans, nos idées ont portés des fruits ; déjà l'on doit compter avec l'anarchisme, en tant que mouvement social. Ce qui n'était guère possible il y a quelques dizaines d'années, est faisable aujourd'hui. »

¹³⁷ *Ibid.*

¹³⁸ Concernant l'édition régionale : un tirage minimum de 1'000 exemplaire est envisagé, avec une diffusion « assurée » à Genève de 200 exemplaires. Le solde est à répartir entre les groupes de Lausanne, Renens, Fribourg, Neuchâtel, Bienne, la Chaux-de-fonds, Travers. *Ibid.*

¹³⁹ ACIRA, Suisse FR 3, Correspondance Tronchet, 1928-1931, F.A.R. à Sébastien Faure (Paris), 4 janvier 1929. Voir aussi *Idem.*, F.A.R. (Tronchet) à Jean Schertenlieb, Groupe de Lausanne, 27 janvier 1929 : « Les camarades se mettent en liaison, c'est bon signe. [...] Le journal est en bonne posture, il a du bénéfice. » Ou encore : *Idem.*, F.A.R. (Lucien Tronchet) aux abonnés du journal le *Réveil anarchiste*, 25 septembre 1929 : « L'Édition régionale qui n'était qu'un essai a donné pleine satisfaction. »

conscience de militant révolutionnaire, voire même tout simplement de travailleur conscient de ses droits » écrit Tronchet, la majorité du congrès refuse l'idée de « voir revivre l'ancienne Fédérations des Unions ouvrières¹⁴⁰. » Dans son rapport, Tronchet note que chacun a reconnu la nécessité d'« obtention des revendications immédiates contre le capitalisme¹⁴¹. » Le jeune anarchiste termine sur une profession de foi entriste :

[La majorité croit] que nous devons pénétrer dans toutes les organisations ouvrières et syndicales pour être en contact permanent avec les masses laborieuses, afin de les aider à acquérir une véritable conscience ouvrière en dehors des partis politiques, qui se font un tremplin électoral du mouvement syndical¹⁴².

La Fédération Anarchiste Romande est l'un des exemples démontrant la supériorité, voire l'hégémonie, de la région genevoise sur le reste de la Suisse romande. Proche des influences françaises, connaissant une forte présence de travailleurs immigrés du bâtiment, le canton-ville était un terreau favorable pour l'anarchisme ouvrier. Sur la période qui nous occupe, de 1915 à 1939, la presse anarchiste est éditée à 94,7% par des Genevois, grâce à l'activité exclusive du *Réveil* de Bertoni. Seul le canton de Vaud compte pour une période relativement courte un autre organe libertaire¹⁴³.

Il est nécessaire d'ajouter une problématique internationale à la création de la F.A.R. Cette dernière semble être en partie une réaction à la « Plate-Forme » (juin 1926), une organisation internationale qui regroupait des militants français, italiens, russes et bulgares. Même si Lucien Tronchet et d'autres sont d'abord fascinés par ce renouveau internationaliste, les anarchistes romands entendent mettre en avant leur tradition d'autonomie et leur individualité à l'aide de cette Fédération supracantonale, rejoignant de ce fait la position indépendantiste développée à cette époque par Malatesta dans *Anarchie et organisation*¹⁴⁴.

Les anarchistes genevois ont mis du temps à se décider à entrer de toutes leurs forces dans la F.O.B.B. Il leur faudra encore de la patience avant que cet entrisme ne porte ses fruits. Le blanc seing obtenu au niveau romand à Lausanne en 1928 vient légitimer leur action, alors que les forces syndicalistes sont désormais à même d'engager une lutte ouverte. Déjà leader, l'anarchisme genevois se renforce encore en voyant ses rangs syndicaux augmenter. Un cercle vertueux s'installe : l'anarchisme influe sur la section F.O.B.B. et les coups d'éclats de cette section vont bénéficier à la réputation du groupe. Il y a une volonté désormais réalisable de lancer des mouvements de grève offensifs. Le premier sera celui de mai 1928, avec une

¹⁴⁰ TRONCHET Lucien, « Notre réunion régionale », *Le Réveil*, 6 octobre 1928.

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² *Ibid.* Cité dans FILGUEIRAS, *op. cit.*, p.34.

¹⁴³ BIANCO René, *op. cit.*, pp.39-41. Pour l'ensemble de la Suisse romande, l'entre-deux-guerres est en outre la période de production la plus faste comparativement à l'avant-guerre et à l'après-guerre.

¹⁴⁴ MALATESTA Errico, *Anarchie et organisation*, 1928. L'ouvrage est cité dans MAITRON Jean, *Le mouvement anarchiste en France, de 1914 à nos jours*, tome II, Paris, Librairie François Maspero, 1975, pp.82-83. Voir aussi *Le Réveil*, 14 mai 1927 ; BOTTINELLI, *op. cit.*, p.130.